

La lampe d'Aladino : Et autres histoires pour vaincre

Luis Sépulveda

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Luis Sepúlveda

La lampe d'Aladino

et autres histoires
pour vaincre l'oubli

Luis Sepúlveda

**LA LAMPE D'ALADINO
Et autres histoires
pour vaincre l'oubli**

Traduit de l'espagnol (Chili)
par Bertille Hausberg

TITRE ORIGINAL
La Lámpara de Aladino
y otros cuentos para vencer al olvido

Éditions Métailié, 2009

LA RECONSTRUCTION DE LA CATHÉDRALE

*À mes amies et amis des Asturies
qui m'ont permis de retrouver la terre
sous mes pieds*

Ce voyage ne commença à avoir un sens qu'à la vue des restes entassés près de la Cathédrale ou, pour être plus précis, de ce qui subsistait de la Cathédrale, hier encore une mesure grandiose aux murs de cannes et au toit de tôle ondulée sur laquelle régnait Eladio Galán. Un jour perdu dans les brumes de la mémoire, le Colombien avait amarré son canot au quai d'El Idilio, était descendu à terre avec cette allure de plantigrade qui confirmait sa condition d'homme aux pieds plats et, brandissant les deux précieux objets qu'il transportait – un accordéon et une bonbonne de rhum – avait crié d'une voix de stentor : messieurs, les réjouissances sont arrivées ! Néanmoins cette magnifique affirmation n'avait pas tiré de leur torpeur les quelques villageois qui, à cette heure caniculaire, ne désiraient pas d'autre agitation que le doux balancement de leurs hamacs.

— Eh bien, mon vieux, nous y revoilà, murmura le docteur Rubicundo Loachamín, le dentiste qui, dans un passé trop proche et donc à l'abri de la corrosion de l'oubli, parcourait les hameaux de l'Amazonie qui croissaient et décroissaient sur les berges des fleuves Zamora, Yacuambi et Nangaritza pour calmer les cauchemars dentaires à grand renfort de sermons anarchistes et réparer les sourires grâce aux prothèses qu'il exhibait sur un petit tapis digne d'un cardinal.

Son interlocuteur, Antonio José Bolivar Proaño, un homme d'âge indéfinissable qui préférait qu'on l'appelle le Vieux pour ne pas avoir à entendre toute cette litanie d'éminents personnages, mit la main dans la poche de son pantalon avant de parler et en sortit un dentier enveloppé dans un mouchoir, le plaça dans sa bouche, fit claquer sa langue, cracha et regarda le panorama désolé qui s'étendait sous ses yeux :

— Cette bande d'enfoirés a rasé le village.

— Tu t'attendais à autre chose de la part du gouvernement ? demanda le dentiste.

— Tu parles duquel ? Le péruvien ou l'équatorien ?

— Peu importe. C'est du pareil au même, de la merde chiée par le

même cul, décréta le dentiste.

Les deux hommes, liés par une amitié avare de paroles et vieille comme la mémoire, étaient arrivés jusqu'aux ruines d'El Idilio après une semaine de marche dans le silence menaçant de la forêt qui, plus de six mois après la fin des hostilités entre le Pérou et l'Équateur, n'avait pas retrouvé ses arômes originels et, bien au contraire, puait la mort.

Sept jours plus tôt, dans une clairière proche des gorges de Shumbi où les fugitifs d'El Idilio avaient trouvé refuge, le gros maire en sueur avait essayé de reconquérir son importance civique en prononçant un discours enflammé mais pas très bien compris.

— Citoyens, l'heure de rétablir la présence nationale en Amazonie a sonné. Que tous les hommes en âge de servir la patrie et prêts à se sacrifier fassent un pas en avant, avait dit le gros, agrippé au manche d'un parapluie laissant voir ses côtes argentées entre les lambeaux d'un tissu jadis noir.

— Quelle patrie, Excellence ? avait demandé l'un des fugitifs.

— La nôtre, enfoiré. Laquelle veux-tu que ce soit ? avait répliqué le maire.

— Le problème c'est que, maintenant, on ne sait plus si on est péruviens ou équatoriens et, de toute façon, je m'en contrefous. Si on revient, ou bien on se fait descendre par des gens portant l'uniforme de l'un des deux pays ou on est fusillés comme espions, avait ajouté un autre.

Le maire avait essuyé son visage ruisselant de sueur et brandi son parapluie en direction du groupe de Shuars qui contemplait la scène d'un air amusé.

— Et vous, hommes de la forêt, vous êtes prêts à servir la patrie ?

Les Shuars s'étaient entretenus avec le Vieux dans leur langue en crachant généreusement à la fin de chaque phrase.

— Ils disent que ce sont les blancs qui ont commencé la guerre et ils ne veulent pas y aller parce que le territoire est couvert de plantes de la mort, avait traduit le Vieux.

Le maire avait maudit leur manque de courage et d'amour pour la patrie, sué copieusement sous l'ardeur de son discours, mais les fugitifs ne l'avaient pas écouté. Toute leur attention était concentrée sur la douzaine de singes qui rôtaient lentement sur un côté de la clairière.

Le dentiste et le Vieux avaient longuement considéré la possibilité de revenir à El Idilio. Le Vieux savait que la saison humide n'était pas loin et que le conflit avait modifié le comportement des animaux. Les félins et les grands reptiles s'étaient empiffrés de chair humaine car les soldats blessés abandonnés à leur sort leur avaient appris que l'homme

est la plus facile des proies aussi, quand ils n'auraient plus rien à se mettre sous la dent à cause des pluies, iraient-ils au plus près : eux, les hommes.

— Avec tout le respect que je vous dois, Excellence, et malgré vos conneries sur la patrie, je crois moi aussi que nous devrions revenir à El Idilio, avait dit le Vieux.

— Eh bien, en voilà au moins un qui veut retrouver son foyer. Je n'en attendais pas moins de toi, Vieux, s'était écrié le gros.

— Comprenez-nous bien. Il s'agit de trouver un lieu sûr. Le Vieux sait que les pluies ne vont pas tarder à nous tomber dessus et que les Shuars partiront avant les premières gouttes. Ils nous ont protégés et nourris pendant toute cette foutue période, mais ils partiront, avait précisé le dentiste.

Le gros avait commencé à faire les cent pas, agrippé nerveusement au manche de son parapluie. Les fugitifs le détestaient depuis toujours, il le savait, et cette animosité s'était accrue, nourrie par le mépris qui avait commencé à mijoter le matin funeste où les premiers obus de mortier étaient tombés sur El Idilio, détruisant le fauteuil de barbier du dentiste et la hutte de la mairie.

— Les drapeaux ! Il faut confectionner des drapeaux ! avait alors crié le maire aux gens qui, dans la pagaille, ne savaient pas de quel côté courir.

— De quels putains de drapeaux vous parlez ? lui avait demandé le docteur Loachamín en ramassant les prothèses dentaires éparpillées au milieu des gravats.

— Celui du Pérou et celui de l'Équateur. On ne sait pas quelle armée arrivera la première.

— Ne dites pas de conneries. Les seuls drapeaux valables sont ceux de la Texaco et de la Shell. Ils sont derrière cette sale guerre, avait balancé le dentiste avant de suivre le Vieux qui commençait à organiser le repli des villageois vers la forêt.

Presque six mois s'étaient écoulés depuis et ils étaient là, dans une clairière de la forêt, à attendre que les singes chassés par les Shuars aient fini de rôtir sur les braises.

— Je vais y aller le premier. Si je ne suis pas revenu dans deux semaines, suivez les Shuars et faites exactement ce qu'ils vous diront. Le territoire brésilien est à vingt jours de marche, ils réussiront peut-être à vous conduire dans un lieu sûr, dit le Vieux en quittant le groupe.

Les Shuars avaient aidé les fugitifs uniquement parce que le Vieux les accompagnait. Ils ne comprenaient pas ces hommes et ces quelques femmes arrivés en Amazonie pour vivre le cauchemar de la pauvreté et de la mort. C'est à peine s'ils réussissaient à pêcher un *raspabalsa*, le

plus lent et le plus somnolent des poissons, ils ne savaient pas faire la différence entre les fruits sucrés du corossol et la pulpe trompeuse de la *tabernamontana* qui avait la même odeur, le même goût, mais qui, loin de parfumer les palais, précipitait les corps dans le torrent honteux de la colique, ils ignoraient que la chair du singe grognon était tendre et délicieuse et préféraient celle du *tzanza*, paresseux et facile à faire dégringoler des arbres, mais tout en nerfs et dur sous la dent. Ces blancs étaient de drôles de gens mais ils respectaient le Vieux parce qu'il était différent.

Il était comme eux bien qu'il ne soit pas des leurs. Une erreur commise des années plus tôt l'avait obligé à quitter le territoire des Shuars et les hommes de la forêt le suivaient pour rendre son exil moins difficile. De plus, ils appréciaient sa drôle d'habitude de lire des romans d'amour qu'il leur racontait ensuite, tout ému, pendant les longs après-midi de la saison sèche.

Le Vieux rejoignit les Shuars, cracha trois fois avec la solennité de qui se prépare à dire la vérité, s'accroupit à leurs côtés et, avec les mains, les yeux et la bouche, prit la parole dans l'une des quatre-vingt-dix langues de l'Amazonie.

Les fugitifs rognèrent les os carbonisés des singes quand le Vieux revint dans la clairière. Rapidement, il leur annonça que les Shuars acceptaient d'attendre deux semaines avant de les conduire au fin fond de la forêt en traversant les territoires occupés par les Ashuars, les Aguarunas, les Machiguengas et les Kogapakoris. Si lui ne revenait pas dans les délais prévus, ils seraient emmenés dans la région des grandes lagunes où les cigognes jabirus font leur nid.

— Je vais avec toi, Vieux. J'ai ma petite idée sur toute cette pagaille, indiqua le dentiste en enfilant le sac à dos contenant son patrimoine : un jeu de pinces à extraction, seize prothèses dentaires rescapées du bombardement et un paquet de cigares à cape dure. Le Vieux emporta sur son épaule une sarbacane offerte par les Shuars et rangea dans sa besace un fagot de dards fins comme des cure-dents, la calebasse entourée de toile d'araignée et, dans une petite bourse en peau de boa, quelques grammes de curare mortel.

Ils marchèrent pendant cinq jours à travers une forêt qui ne laissait voir aucune trace du conflit, les oiseaux se taisaient sur leur passage, les singes les observaient avec une curiosité timide, les reptiles les évitaient avec des sifflements discrets et les insectes annonçaient leur présence grâce à la télégraphie monotone de leurs pattes et de leurs membranes. Ce n'est qu'au sixième jour que la forêt montra un visage inhabituel : elle n'avait d'autre vie que végétale et cela alerta les deux camarades.

Ce jour-là, à un détour de la berge, le dentiste arrêta le Vieux en le tirant par le bras. De son autre main, il lui indiqua une étrange serre

métallique sur le sable trop lisse.

Ils reculèrent d'une dizaine de pas et, là, le Vieux introduisit un dard dans sa sarbacane, visa et souffla énergiquement. À peine le dard avait-il touché la serre métallique qu'une explosion fit trembler la forêt.

— Les plantes de la mort, murmura le Vieux.

— Des mines antipersonnel. La civilisation, commenta le dentiste.

Ils firent sauter plusieurs de ces pièges mortels avant d'arriver à ce qui restait d'El Idilio, aux restes amoncelés près de la Cathédrale.

— Qu'a bien pu devenir Galán ? demanda le dentiste.

Oui. Quel sort avait été réservé à ce Colombien aux propos optimistes et ampoulés ? En parcourant les ruines du village, ils tombèrent sur son accordéon éventré, et quand le dentiste le ramassa, un dernier soupir s'échappa du soufflet pour leur rappeler, une fois de plus, l'absence du musicien.

— D'où vous venez, l'ami ? lui avaient-ils demandé dès qu'il avait posé le pied sur le quai et, au lieu de répondre comme tout le monde, l'homme s'était assis sur l'un des troncs servant de bittes d'amarrage, avait rempli son accordéon de l'air épais de la mi-journée et égrené une mélodie déconcertante car elle vous rendait à la fois joyeux et triste.

— Messieurs, avait-il déclaré en suivant le rythme des notes, je viens du César et du Magdalena ou, si vous préférez, du centre même de la Guajira.

En un temps aussi court que le bonheur, tous les villageois s'étaient bousculés autour de Galán et de son accordéon pour écouter les vers de ses *vallenatos* qui racontaient des histoires de mâles très mâles, de tendres très tendres et de femmes très femmes, des vers qui faisaient chavirer les cœurs et donnaient aux jambes une folle envie de danser.

— Messieurs, avait-il dit, un ou deux jours après son arrivée, la musique et le musicien ont besoin d'un toit pour s'éloigner des étoiles, et la bonbonne de rhum, de tables recouvertes par les nappes de l'amitié.

Ils lui proposèrent leurs huttes et se disputèrent même le privilège de l'héberger, mais Galán portait la marque indélébile des constructeurs.

— Messieurs, sans vouloir vous offenser, j'aimerais savoir ce qui manque à ce village, leur demanda-t-il entre deux notes.

— Tout. On manque de tout et de beaucoup d'autres choses, lui avait répondu quelqu'un.

— D'un point de vue moral, ce serait bien d'avoir une église, avait dit le maire, convaincu que, derrière cet accordéon, se cachait un mécène ou un riche garimpeiro(1) ayant survécu aux pièges de la forêt

et des tables de jeu.

— Voilà qui me plaît ! Eh bien, messieurs, puisqu'il vous manque une église, nous allons construire une cathédrale !

Et c'est ainsi que la Cathédrale était née. Jamais El Idilio n'avait connu un volontariat aussi fervent, en quelques heures, on avait élevé des murs de roseaux et de palmiers, démonté le toit de tôles du « magasin général » délabré, dernier vestige du grand projet de colonisation de l'Amazonie devenu un nid de rats.

Le dentiste tendit un cigare au Vieux et ils se mirent à fumer, assis sur les restes du quai.

— Est-ce que le Colombien s'en est sorti ? demanda le Vieux.

— Je l'espère. Je le trouvais sympathique même si ce n'est pas avec des anges qu'il remplissait sa Cathédrale.

Non. Ce n'était pas des anges. Antonio José Bolivar Proaño retrouva dans sa mémoire la voix criarde de Bruno Baronni, directeur de cirque, de son vrai nom Leocadio Urzúa, raison pour laquelle il n'avait pour lui aucune sympathie. Il ne comprenait pas pourquoi il reniait son patronyme. Pourtant il savait que beaucoup de chanteurs de radio se présentaient sous des noms prétentieux et il avait également lu des histoires où certains personnages changeaient temporairement le leur pour des raisons honorables. Par exemple, dans *Gibier de potence*, un roman d'Eduardo Zamacois, le héros, Olegario Batista, l'avait fait pour que ses enfants ne puissent pas le reconnaître et acceptent son aide sans en avoir honte. Ce n'était qu'à sa mort qu'il réunissait ses descendants pour leur avouer sa véritable identité. Dans ce cas, c'était compréhensible : il l'avait fait par amour et ce sentiment justifiait tout.

Leocadio Urzúa se faisait appeler Bruno Baronni car, semble-t-il, ce nom soulignait son importance de directeur de cirque invité à la Cathédrale et l'autorisait à truffer ses représentations de mots bizarres.

... Signoras et signores, valeureux pionniers du progrès en Amazonie, le cirque Baronni, le piu grosso circo del mondo, a le plaisir de vous présenter, en questa bella Cathédrale d'El Idilio, un spectacle grandiose et inédit : la signorina Alma Lamur, phonomime de renommée internationale qui nous amène les chansons inoubliables des sœurs Navarro, de Sarita Montiel, d'Amparo Argentina et de nombreuses stars du septième art. Le signore Billy Rogers, l'homme-oiseau et ses acrobaties aériennes qui défient la mort. La prestigieuse signora Cassandra, voyante mondialement connue. L'intrépide capitano Carlo Agosti, dompteur de bêtes sauvages con il suo spettacolo d'ours d'Alaska et les fratelli Chispita et Chispón, gonfalonieris de la bonne humeur, chevaliers du rire. Vous pourrez voir tout ça et beaucoup plus encore dans la Cathédrale d'El Idilio, sous le patronage de Son Excellence monsieur le maire. Cinquante sucres l'entrée, bambinos gratis, s'ils sont accompagnés par leurs parents légitimes.

Le Vieux et le dentiste tiraient lentement sur leurs cigares. Ils n'avaient jamais eu besoin de beaucoup de mots pour se comprendre et là, près des restes de la Cathédrale, ils savaient qu'ils pensaient aux mêmes choses, par exemple, à la *signora* Cassandra, la voyante ; ses prédictions n'avaient jamais dépassé le stade d'une crise de prostate ou d'un amour heureux de l'autre côté des montagnes, mais le deuil de son veuvage était contagieux et assombrissait les passions du présent.

— Alma Lamur me faisait de la peine, avoua le Vieux.

Alma Lamur, sous son maquillage d'une pâleur d'enfant mort dans la montagne, prêtait son corps et sa bouche à des voix trop lointaines et brutalement vieillies par les disques rayés. Elle s'appelait en réalité Leontina Díaz et les paillettes de sa robe verte, aussi élimée que décolletée, ne parvenaient pas à cacher les vestiges du strict uniforme de la douleur qu'elle avait revêtu après son veuvage.

Son homme, Elpidio da Silva, était un *garimpeiro*. Il avait eu la malchance de trouver une montagne d'or, provoquant un ouragan de jalousies bien au-delà des trois frontières, et le seul profit qu'il retira d'une telle richesse fut d'obtenir les faveurs de Leontina Díaz et une prothèse de trente-deux dents qui brillaient, illuminées par la convoitise de tous ceux qui croisaient son chemin, jusqu'au jour où ils effacèrent ce sourire à coups de machette.

Leontina resta veuve, et pour que les pièges des condoléances qui voulaient se prolonger jusque entre ses draps ne viennent pas ternir le souvenir de son époux, elle fit ses paquets et, mêlée à la troupe du cirque, arriva à la Cathédrale pour prêter sa bouche fanée à des voix qui l'avaient fait soupirer, jadis, quand elle était une femme enviée.

— J'ai rempli toute la bouche de Billy Rogers de dents en porcelaine et il n'a pas eu le temps de me les payer, dit le dentiste d'un ton amusé.

Billy Rogers était un noiraud d'Esmeralda qui se vantait d'être de La Nouvelle Orléans. Tout son art se résumait à faire un ou deux exercices de funambulisme qu'il ne réussissait pas toujours et à jongler avec une demi-douzaine de papayes vertes et autant de bouteilles de Frontera. De son vrai nom Teófilo Zamudio, il avait acquis sa technique en se déplaçant sur les filins tendus au-dessus des fleuves infestés de piranhas à l'époque où, payé par la Texaco, il installait les câbles qu'emprunteraient plus tard, un par un et morts de peur, les ingénieurs du pétrole pour aller sur l'autre rive.

— Vous avez aussi retouché le sourire du dompteur. Quel brave type, n'est-ce pas docteur ? dit le Vieux.

Le *capitano* Carlo Agosti était détenteur de deux vérités incontestables, la troisième ne l'étant qu'à moitié. Il portait son vrai nom et il était le seul étranger de la troupe. Son titre de *capitano*

n'était qu'un adjectif sympathique et convenait parfaitement à cet Argentin sexagénaire.

Agosti était arrivé dans la forêt amazonienne convaincu que les bobards qui circulaient depuis l'époque de la conquête n'étaient pas totalement faux. Il espérait trouver des fruits avec des émeraudes en guise de noyau et des poissons avec des pépites d'or sous les ouïes. Après avoir déambulé quinze ans à travers les territoires humides et chauds, il était devenu jaune comme un Chinois, la bouche gâtée par le scorbut et les os malmenés par les tremblements de la malaria, il avait cessé de courir après la fortune, abandonné pelles et tamis, et s'était mis à enseigner quelques tours à un chien. C'est ainsi qu'il gagnait sa vie dans les hameaux de la rive et c'est ainsi qu'il était arrivé à la Cathédrale.

La demi-vérité, c'est qu'il n'avait pas *des* ours d'Alaska mais un seul, vieux et arthritique, acheté à Iquitos dans la vente aux enchères d'un cirque en faillite, et à chacun des spectacles, l'animal montait sur les praticables pour y exécuter des roulades d'un air absent, en pensant peut-être au froid indispensable de sa lointaine patrie pour oublier la mort poisseuse et chaude qui l'accablait et lui volait par poignées la majesté perdue de sa fourrure brune.

Les ombres de l'après-midi s'emparèrent progressivement des ruines d'El Idilio. Le Vieux partit dans la forêt et revint peu après avec deux coqs de bruyère qu'il pluma pendant que le dentiste allumait un feu. Ils mangèrent en regardant couler le fleuve dont les langues d'eau verte arrachaient les planches du quai démoli et charriaient un silence aussi dense que la désolation des alentours.

À la fin du repas, le dentiste plongea la main dans une poche de son pantalon et en tira une flasque de verre et de cuivre. Il la secoua et soupira d'un air contrarié en la tendant au Vieux :

— Quelle barbe ! Il reste à peine deux gorgées de gnôle.

— À votre santé docteur, trinquait Antonio José Bolívar.

— Tu sais ce que j'aimerais voir en ce moment, Vieux ?

— Bien sûr. Vous aimeriez voir apparaître le Sucre et tout le village, averti par ses coups de klaxon, courir vers le quai. Je vous connais bien, n'est-ce pas, docteur ?

— Et moi j'irais réceptionner un nouveau fauteuil pour réparer les sourires. Je me demande si c'est une bombe péruvienne ou équatorienne qui a bousillé mon commerce.

— Et moi j'aimerais voir le cirque quitter El Idilio après avoir vidé presque toutes les bouteilles de la Cathédrale. Éprouver le chagrin des adieux et le bonheur de possibles retrouvailles, soupira le Vieux.

Antonio José Bolívar crut voir les deux canoës transportant le cirque s'éloigner lentement du quai. Dans le premier, la silhouette la

plus remarquable était celle de Leocadio Urzúa assis sur une malle, le gramophone de cuivre collé à la bouche. Derrière lui, les autres artistes cramponnés à leurs valises. Dans le second se trouvaient les praticables, les cordes et l'ours étendu de tout son long à la poupe.

L'étroitesse de l'embarcation ne permettait pas de transporter l'animal dans une cage et, pour éviter que la maladresse de ses mouvements –, des mouvements d'ours, en fin de compte, – ne fasse chavirer le canoë, ils lui donnaient avant d'embarquer un mélange de lait de bête de somme, de miel et d'eau-de-vie Frontera, celle dont on disait, « bois, tu ne sais pas ce qui t'attend ».

L'animal prenait le litron coiffé d'une énorme tétine et s'envoyait sans respirer la mixture connue sous le nom de punch de l'ours dans de nombreux hameaux d'Amazonie. Quelques minutes plus tard, il dormait comme une souche, couché sur le dos, avec un air de plantigrade stupide, étranger aux détails de la navigation.

Antonio José Bolívar se demanda s'il dormait ou s'il se laissait entraîner par les souvenirs quand le dentiste lui secoua l'épaule. Le jour se levait. Une brume basse couvrait la cime des arbres et, de la densité végétale toute proche, le bruit d'une branche cassée arriva à leurs oreilles avec une parfaite netteté.

— Tu entends ? murmura le dentiste.

— Oui. C'est quelqu'un avec des chaussures. Un pied nu fait plier la branche mais ne la brise pas, affirma le Vieux.

— Des militaires ? On essaye de traverser le fleuve à la nage ?

— Passez le premier, docteur, dit-il en plongeant un dard dans le curare.

— Tu es fou, ils ont des armes automatiques.

— Et peur aussi. Je vise celui qui porte des galons et je vous suis.

Le Vieux pointa sa sarbacane sur l'endroit d'où était venu le bruit. Il éclata de rire à la suite du dentiste et souffla le dard en direction du fleuve. Eladio Galán sortait de la forêt les mains sur la tête en répétant :

— Je me rends, messieurs, au nom de la convention de Genève, je me rends !

Il baissa les bras en les reconnaissant et courut vers eux. Il était maigre comme un bambou et ses haillons lui donnaient l'air d'un naufragé.

— Putain, Galán, tu es vivant ! s'écria le dentiste.

— Excusez-moi, messieurs, mais après six mois de régime végétarien, j'en ai plein les couilles, dit-il en se précipitant sur les restes de coq grillé.

— Pourquoi tu n'es pas parti avec nous quand le bordel a commencé et pourquoi tu es revenu ? lui demanda le dentiste.

— C'est une longue histoire, mais ici c'est mon coin et j'y reste, répondit-il en rongant les os.

Le docteur Rubicundo Loachamín regarda le Vieux. Il n'avait pas besoin de mots pour lui dire que le Colombien était comme eux, il avait la forêt dans le sang, avec ses dangers et ses sortilèges, sa violence et sa pitié brutale, son amour de pollen et d'orages, sa haine de crotales et de scorpions.

Peu importait que deux gouvernements merdiques aient anéanti El Idilio, détruit la Cathédrale, expulsé vers nulle part ceux qui n'avaient jamais eu la moindre part. Eux, ils étaient revenus au nom de tous et resteraient là au nom de tous.

— Il y a beaucoup à faire, commenta le Vieux.

— Oui. Tout reste à faire, c'est un foutoir continental, renchérit le dentiste.

Alors, les trois hommes se regardèrent, crachèrent dans leurs mains, ramassèrent les premières planches, cherchèrent des clous, des cordes et tout ce qui pouvait lui rendre sa dignité verticale perdue, et commencèrent à reconstruire la Cathédrale.

HÔTEL Z

*À mon frère Julio García, « le Sept »
assassiné par la police de Quito*

Une sorte de conspiration implicite entre les voyageurs qui ont séjourné dans l'établissement ne me permet pas de donner son adresse, mais disons que l'hôtel « Z » se trouvait, et qui sait s'il s'y trouve encore, à Tres Fronteras. Là où, dans l'indifférence générale, se côtoient les frontières illusoires entre le Pérou, la Colombie et le Brésil. L'hôtel Z est – j'emploie le présent car je rêve d'y retourner un jour – assiégé par son hôte le plus insistant et le plus fidèle : la forêt qui, lentement, prend possession des chambres.

Nous avons, le Sept et moi, partagé dans cet hôtel de longs et monotones jours de pluie. Le Sept était un journaliste chilien, dessinateur talentueux et aussi photographe, auquel un militaire avait essayé de trancher la main droite dans le Stade national de Santiago. Le militaire, un être bestial du nom de Jaime Morén Brito, haïssait comme tous ses pareils les mains des hommes de talent. Pour cette même raison, avant d'assassiner Victor Jara, un autre dégénéré arborant des galons de lieutenant, Edwin Dimter Bianchi, lui a coupé les mains puis lui a jeté une guitare en lui disant : tiens, joue. Dans une prison uruguayenne, on a également tenté de trancher les mains du merveilleux pianiste Miguel Angel Estrella mais, heureusement, mon cher Chango n'a jamais cessé de jouer.

Plusieurs spadassins avaient immobilisé le Sept et posé sa main droite sur le billot mais, au moment précis où la crosse du fusil Garand allait s'abattre sur sa main, il avait réussi à la déplacer, sauvant ainsi son pouce et son petit doigt. Avec seulement sept doigts, sa passion pour le dessin était devenue plus qu'une nécessité, un défi. Nous, les Chiliens, sommes extrêmement têtus, fiers, assez frondeurs, ce sont nos caractéristiques et le Sept ne faisait pas exception à la règle : il avait appris à tenir le crayon entre le pouce et le petit doigt de la main droite et, pendant des années, il avait, parmi d'autres façons d'exercer son art, falsifié les passeports et les visas dont nous avons besoin pour survivre en exil.

Le Sept avait dessiné les détails les plus remarquables de l'hôtel Z tandis que la pluie tombait sans arrêt et que, allongés dans nos hamacs, nous faisons la seule chose possible dans ce cas : boire de la

bière en silence car, entre amis, l'herméneutique consiste à respecter les silences de l'autre. Plusieurs années après, j'ai voulu écrire à propos de ce curieux hôtel et je lui ai demandé de m'envoyer ses dessins pour me servir d'aide-mémoire. Il a mis du temps à les retrouver car il n'accordait pas une grande importance à ce qu'il peignait ou dessinait, et me les a finalement fait parvenir par fax, cette drôle d'invention intemporelle qui crache des messages, des photos et des croquis qui disparaissent lentement à partir du centre vers les bords de la page.

Les dessins de mon ami le Sept ont disparu avec le temps mais ils sont gravés dans ma mémoire, je les vois en fermant les yeux, et c'est grâce à eux que je peux construire cette histoire.

D'après certains habitués avec lesquels nous avons lié connaissance et partagé ce temps de pluie et de canicule, l'hôtel Z avait ouvert ses portes à l'époque dorée du caoutchouc, quand tous les habitants du Pérou, de la Colombie et du Brésil allaient devenir riches, et Henry Ford avait été l'un de ses premiers clients. Le millionnaire avait voulu connaître les arbres d'où coulait généreusement le latex qui faisait rouler ses engins.

D'autres affirmaient que l'hôtel Z était une des extravagances de Fitzcarraldo et que, dans sa démence, le mélomane en avait financé la construction pour loger Caruso. Cependant, les plus sceptiques soutenaient que c'était un caprice du légendaire Gálvez, l'aventurier qui, suivi d'un cortège de vingt putes françaises inconditionnelles, bien décidées à devenir impératrices de nulle part, s'était déclaré empereur d'Acre, un des états du Brésil. Mais les divagations de ces types assoiffés de rhum et de bavardages n'intéressaient ni mon ami ni moi, car l'hôtel était là avec ses chambres et ses recoins pleins de détails qui résistaient au cours du temps et s'obstinaient à rester invincibles, comme la mémoire.

Il y avait, par exemple, un crocodile en ciment installé dans une fontaine aux jeux d'eau jadis stupéfiants. Dans la première partie du XX^e siècle, le colonel Gerald Scott Morrison – c'était ainsi qu'il se faisait appeler bien que personne n'ait jamais su dans quelle arme il avait gagné ses galons – décréta que les *yacarés*, ces caïmans de la forêt environnante, étaient petits comme des lézards, et que par conséquent son devoir de biologiste – il se faisait également appeler docteur sans jamais préciser dans quelle université il avait obtenu son diplôme – lui ordonnait de corriger pareille anomalie pour sauver la réputation des derniers représentants de la famille des dinosaures.

Homme d'action et fidèle à sa parole, le colonel Morrison fit venir un crocodile mâle du Nil pour mettre cet énorme saurien au service de la science britannique: son seul devoir consisterait à copuler frénétiquement et sans trêve dans la mangrove et les marigots.

L'orphéon municipal de Leticia interpréta les fanfares de rigueur près de Tumba dos Pretos, un bourbier formé par les crues de l'Amazone sur un ancien cimetière d'esclaves africains, et on lâcha l'animal au cri de *God save the Queen*.

Quelque chose vint contrecarrer la volonté du colonel Morrison car celui qui devait améliorer la race *yacaré* ne réussit jamais à approcher une femelle. Les villageois en firent la cible de leurs moqueries et l'humiliation de l'animal plongea le colonel dans la dépression. Il chercha d'abord une consolation dans le whisky, passa ensuite au rhum ramené de Caldas et à ses douces rêveries et, plus tard, à la cachaça et à ses cuites brutales. La langue endormie par l'alcool, il passait ses journées à insulter le saurien, lequel supportait les offenses les yeux fermés.

Finalement, le colonel décida de faire la démonstration de la discipline britannique et de punir le manque de virilité du crocodile en l'humiliant davantage : il l'enferma dans un bassin circulaire où il installa toute une machinerie. D'après les vieux habitants de Leticia, les eaux de cette magnifique fontaine ressemblaient à une énorme orchidée transparente. Pour châtiment, le crocodile dut tourner en rond au milieu de ces magnifiques jeux d'eau, si beaux que le colonel Morrison les trouva opportunément efféminés.

À force de tourner sans but, le corps du crocodile prit une forme de plus en plus courbe et c'est ainsi qu'il mourut, croissant au dos blindé, vieux et plein de la nostalgie de son Nil natal.

Le colonel Morrison mourut lui aussi, son cœur orgueilleux cessa de battre un après-midi, pendant un combat de coqs, et plus personne ne parle de lui, mais le crocodile est toujours là car les villageois n'osèrent pas le sortir du bassin et le recouvrirent de ciment pour éviter la puanteur. Ce fut d'abord un bloc informe jusqu'au jour où, de passage à l'hôtel, un artiste anonyme, ému par cette histoire, décida de lui redonner son aspect d'origine en sculptant dans la masse.

On peut voir le crocodile de Morrison sur des cartes postales encore en vente chez les brocanteurs de Leticia, Tabatinga, Benjamín Constant, Puerto Alegría ou Islandia.

Au deuxième étage de l'hôtel Z, s'il regarde toujours l'Amazone, se trouve une chambre mémorable, la seule qui ne soit pas à louer. On y accède par des escaliers aux marches usées et à la rampe d'acajou. Les rumeurs et les parfums de la forêt toute proche entrent par les fenêtres ouvertes ou fermées par des persiennes de bois dont les lattes obliques ont été arrachées par le vent et les années. En y pénétrant, on voit d'abord le grand lit surmonté de la fine gaze d'une moustiquaire

servant de baldaquin. C'est là que s'ébattait le couple de concubins le plus célèbre d'Amazonie : Mauricio, dit El Gallero – on n'a jamais connu son patronyme –, et Josefina Moreno da Silva, surnommée la Femme du Prochain pour avoir fait l'objet de tous les désirs même si aucun témoignage ne vient ternir sa réputation.

Mauricio El Gallero et Josefina Moreno da Silva parcouraient le grand territoire de l'humidité sans frontière à dos de mulets ou dans de grands canoës chargés de cages où étaient enfermés les petits champions à plumes que l'homme entourait de soins paternels. Les coqs de Mauricio étaient invincibles et voyageaient, à l'abri des regards curieux, dans des cages couvertes de grosse toile perforée pour laisser passer l'air. Ce n'est que dans l'ambiance tendue des *galleries*(2) qu'on pouvait voir ses « Claretes » puissants, armés d'ergots longs de deux pouces, ses « Kelso » toujours énervés et leurs petits yeux pleins de haine, les vigoureux « Merae » avec leurs plumes de jais et leurs crêtes retaillées, les « Muffs », véritables machines à tuer avec leurs éperons de plus de sept centimètres, ou ses délicats « Coqs d'Espagne » au plumage noir et blanc, « de vieux gladiateurs qui ont appris à se battre dans la lointaine Babylone », selon la définition de Mauricio.

Dans les hameaux d'Amazonie, les coqs de Mauricio laissaient sur leur passage les aires de combat rouges du sang de leurs adversaires et chez les éleveurs concurrents le goût de la défaite, dont la saveur se faisait plus amère encore quand, assis devant une table, ils avalaient la soupe mitonnée avec leurs champions vaincus.

Mauricio, un gros cigare à cape dure entre les dents, notait les dettes, récupérait l'argent des parieurs en retard ou de ceux dont les poules de race avaient été couvertes par ses cracks. Il avait la réputation d'être un homme de bon sens. Il avait compris qu'on note avec rancœur les intérêts de ses créances.

Quand un éleveur, tenant entre ses mains les restes encore tièdes de son dernier coq, le suppliait de lui accorder le combat de la dernière chance, Mauricio lui demandait le montant de sa dette, lequel de ses coqs lui restait et s'il avait de l'argent comptant à parier.

Si, dans la réponse de l'homme, il percevait l'écho sincère de la misère, il cherchait alors les reconnaissances de dette signées par le quémandeur et y mettait le feu pour allumer le gros cigare à cape dure qu'il avait toujours entre les dents.

« À coq déplumé, débiteur oublié », lui disait-il, puis il l'invitait à boire le rhum sec des hommes sans avenir tandis que Josefina Moreno da Silva accordait sa guitare et entonnait des chansons mélancoliques à l'origine aussi incertaine que l'amour ou la chance.

Tout près du lit, une porte à deux battants donne accès au balcon orienté de façon à recevoir la brise du fleuve. Ses persiennes de jonc à

deux baissées sont immobilisées par le temps et le malheur car c'est par là qu'est entré l'assassin. Il s'est approché silencieusement de l'homme qui dormait, en proie à la douce fatigue de l'amour, et a vidé le chargeur de son revolver sur le malheureux pris au dépourvu.

À côté du lit, les aiguilles d'un coucou se sont immobilisées deux minutes avant six heures du matin. L'une des balles assassines a arrêté à jamais le temps pour l'homme et la machine. Si la Parque était arrivée avec deux minutes de retard, le petit coq de bois qui remplace le coucou de la Forêt Noire serait sorti pour annoncer la sixième heure du jour et la main droite de Mauricio prolongée par le Smith & Wesson calibre 38 qu'il glissait sous son oreiller aurait gagné la partie.

Au fond de la chambre, dans la petite pièce servant de douche, des mains anonymes ont accroché un portrait grandeur nature ; on y voit Josefina, vêtue d'une simple serviette, assistant à la mort de son homme. Elle se trouvait là au moment du crime, une sortie de bain autour des reins, les deux mains sur la bouche dans un geste de panique et ses seins généreux aux aréoles sombres pointées sur les côtés comme la représentation française de la patrie. Sa vie après le crime resta un mystère pendant de longues années, jusqu'au jour où un habitant d'Orellana la reconnut parmi le personnel du cirque Urzúa qui parcourait les hameaux riverains avec un spectacle de prestidigitateurs et de funambules. Sous le nom pompeux de Cassandra, voyante et chiromancienne, se cachait celle qui n'avait pas été capable de présager son propre malheur.

Une autre porte de la chambre, fermée depuis le jour de l'assassinat, montre à travers ses persiennes la terrasse et les quatre fauteuils à bascule où le couple avait l'habitude de s'asseoir avec le propriétaire de la *galleria*, le maire et quelque chanteur de passage pour bavarder avec cet accent traînant des habitants de la mangrove, partager les gains, boire du rhum et régler les comptes inexplicables inhérents à la vie.

Au rez-de-chaussée s'alignent des chambres plus ordinaires et, dans le vaste hangar réservé aux lavabos, on a conservé un miroir dont le cadre de bois arbore des chameaux galopant devant des érables solitaires. C'est la seule trace laissée sur cette terre par Abdul Garib El Masín.

C'était, dit-on, un Libanais à l'épaisse barbe noire qui arriva un jour chargé d'un mystérieux ballot que personne ne pouvait approcher et encore moins toucher, et d'un bidon de mercure.

— Tu te conduis comme un magicien mais tu n'es qu'un fabricant de miroirs, lui dit quelqu'un en découvrant dans son bagage des

plaques de verre protégées par de vieux journaux.

— Oui, mais mes miroirs reflètent le bon côté des gens, répondit le Libanais.

Les habitants de l'Amazonie se méfient des miracles car ils n'entraînent que des malheurs mais ils disent que c'était vrai et, pour illustrer cette affirmation, ils s'en remettent à l'histoire de Benjamín Chang, le barbier chinois qui hébergea le nouveau venu en échange d'un miroir.

Benjamín Chang n'avait pas beaucoup de clients, environ deux le matin et trois l'après-midi, les deux hommes ont donc eu largement le temps de parler.

Pendant qu'ils buvaient du thé en contemplant la solitude de la rue écrasée par la canicule, le Chinois lui confiait que l'Amazone lui rappelait le Yang-Tsen même s'il n'avait jamais mis les pieds en Chine car sa mère avait accouché à la hâte dans un lieu imprécis entre le Chili et la Bolivie. Dans sa famille, il faisait partie de la cinquième génération de nomades. La première avait fui l'esclavage féodal, la deuxième les esclavagistes européens. Les survivants de la troisième, devenus les esclaves des Nord-Américains, avaient construit le grand chemin de fer réunissant les deux océans, la quatrième avait été réduite en esclavage pour creuser le canal de Panamá avant d'être pratiquement exterminée dans les exploitations de guano chiliennes et péruviennes.

— C'est la partie la plus terrible de l'histoire. Cramponnés à des rochers escarpés au beau milieu de la mer, des hommes, des femmes, des vieillards et des enfants ramassaient de la merde pour fertiliser des terres dont ils ne goûteraient jamais les produits. Certains étaient dans un tel état de faiblesse qu'ils tombaient dans l'eau, d'autres étaient emportés par les vagues traîtresses du Pacifique, aucun d'entre eux ne savait nager mais ils apprirent à s'accrocher à tout ce qui flottait pour sortir de cet enfer. Mes honorables parents y sont parvenus, ils ont sauté dans la mer agrippés à des madriers et se sont laissé emporter par les courants jusqu'à ce que la marée les jette sur une plage près d'Antofagasta. À la fin du XIX^e siècle, les Chinois qui fuyaient les exploitations de guano étaient encore moins bien traités que des bêtes et devaient être exterminés. Dans leur équipée vers l'est pour fuir la mer, ils ont traversé le désert d'Atacama. Au cours du voyage, ils ont décidé de faire un enfant et c'est en fugitif que je suis venu au monde. Je ne suis ni chilien, ni bolivien, ni péruvien, je suis un fuyard chinois et une seule berge de ce satané fleuve suffit à me barrer la route, racontait Benjamín Chang pendant que le Libanais parfumait le thé avec des fleurs de jasmin.

— S'il est certain que je suis né à Al Batrún, je ne suis pas sûr de mes ancêtres. Les Libanais ont toujours fui les envahisseurs :

Phéniciens, Assyriens, Égyptiens, Grecs, Romains, Arabes, Turcs, Français, ils nous ont tous forcés à les servir et à commercer avec eux. Nous avons donc toujours fui pour ne pas être dupés ou pour éviter la vengeance de ceux que nous avons dupés. Je suis un homme de passage qui ne laisse pas de traces mais des miroirs, disait Abdul Garib El Masín, imperméable à toute forme de rancœur.

Quelques jours après son arrivée à Tres Fronteras, il termina le miroir du Chinois et le suspendit lui-même face au fauteuil de cuir inclinable incrusté de cuivre et de porcelaine.

Les hommes qui entraient dans la boutique du barbier se contemplaient d'abord avec une certaine indifférence, installés dans le fauteuil, attentifs à ce que la lame du Chinois ne leur enlève pas un morceau de joue ou la moitié d'une oreille mais, quand ils rouvraient les yeux après le massage relaxant des serviettes chaudes, le miroir leur renvoyait une image déconcertante. Alors, pour la première fois, ils payaient sans discuter, sans se plaindre de coupures inexistantes, laissaient même de généreux pourboires et sortaient en se caressant les joues, douces comme des seins de nonne, fermement décidés à être un peu moins salauds.

Le deuxième miroir du Libanais fut acheté par le boucher de Tabatinga, un Portugais de l'Alentejo qui insista pour le placer derrière son comptoir pour doubler le nombre de pièces de viande suspendues aux crochets de sa boutique.

Les clients se miraient entre les côtes de porc et les quartiers de bœuf et, dès le premier jour, la méfiance des matrones disparut, elles acceptaient avec reconnaissance les morceaux habilement tranchés par le Portugais et, chez elles, se laissaient toucher par les tendres compliments qui saluaient ces viandes fondantes, ces grillades et ces rillons pour la *feixoada* préparés par leurs mains expertes.

Plus tard, à la demande du curé de Puerto Alegría, le Libanais suspendit un autre de ses miroirs derrière le bénitier et la soudaine compassion des pécheurs repentis fit grossir le tronc des pauvres.

Tout allait bien, dit-on, jusqu'au jour où il confectionna un superbe miroir entouré d'un cadre baroque pour la femme du maire d'Islandia. Abdul Garib El Masín se chargea personnellement de vérifier la suspension et l'horizontalité de la glace qui reflétait le lit conjugal et se retira après avoir indiqué à l'heureuse propriétaire que seule une solution d'alcool et de vinaigre devait être utilisée pour nettoyer ses miroirs.

Une semaine plus tard, l'édile convoqua ses concitoyens sur la place d'Armes et, le visage décomposé, leur annonça la restitution de certains fonds destinés à l'école avec lesquels il avait payé plusieurs hectares de pâturages et quelques soirées de bamboche dans les

bordels de Leticia. Les administrés n'en revenaient pas de leur surprise devant un tel aveu mais leur stupéfaction grandit encore quand la première dame d'Islandia mit fin une bonne fois pour toutes à ses relations extra-conjugales avec le capitaine des pompiers, le secrétaire de mairie et un vendeur de produits vétérinaires dont elle omit de citer le nom, par un souci de prudence élémentaire.

Abdul Garib El Masín fut accusé de subvertir l'ordre public par les trois gouvernements limitrophes et, pendant que les autorités péruviennes, colombiennes et brésiliennes discutaient pour décider à qui revenait le droit d'emprisonner le Libanais et de le conduire à travers les sentiers sans retour de la forêt, celui-ci prit la poudre d'escampette avec son ami Benjamín Chang.

Certains jurent les avoir vus prendre le large dans un canoë à moteur mais, quels que soient les moyens dont ils se servirent pour poursuivre leur destin de nomades, il est certain qu'ils naviguèrent jusqu'à l'embouchure de l'Amazone et débarquèrent sur la rive nord. À Cayenne, l'étrange ville française aux côtes baignées par un Atlantique couleur de terre, ils exercèrent pendant peu de temps leurs métiers avant de partir pour Paramaribo car les Hollandais aiment les barbiers expérimentés et le commerce a besoin de miroirs pour multiplier la vision de ses biens.

Le miroir orné de chameaux et d'érables est resté dans le hangar réservé aux lavabos de l'hôtel Z et pas un client n'a quitté l'établissement sans payer.

Jan Skerenson arriva par un matin de pluie, demanda une chambre ne donnant sur rien, une caisse de bouteilles de cachaça, paya quarante jours d'avance et déclara qu'il ne voulait être dérangé sous aucun prétexte car il se mettait en quarantaine pour cause de chagrin d'amour.

On apprit plus tard que l'homme était danois, marin à l'ancre, et que les hurlements qu'il poussait pratiquement sans arrêt n'étaient pas dus à une flagellation mais la façon de pleurer de ce forcené. Il pleurait le plus grand chagrin d'amour jamais éprouvé, penché sur un bocal à poissons vide dans lequel tombaient ses larmes.

Au fond du récipient de verre, il y avait un peu de sable blanc, quelques coquillages des Caraïbes et une reproduction en écaille de la Petite Sirène d'Andersen couchée sur le dos.

Le Danois pleura pendant quarante jours et quarante nuits et ses larmes s'accumulèrent peu à peu au fond du bocal. Des mains charitables lui apportaient puis remportaient des plats de nourriture auxquels il n'avait presque pas touché et le patron de l'hôtel se

chargeait de l'approvisionner en cachaça. Il pleurait sans consolation possible car il n'en voulait pas et n'en avait pas besoin. On l'entendait parfois proférer des imprécations dans sa vieille langue de navigateur, après quoi ses pleurs redoublaient de violence. Au vingtième jour, le bocal était à moitié plein et la petite sirène essayait de se tenir à la verticale sur sa queue de cétaqué.

Le chagrin du Danois affecta l'hôtel tout entier, les clients se déplaçaient sur la pointe des pieds, dans la salle à manger les conversations se transformèrent en murmures interrompus par les entrées et les sorties du patron qui se contentait de regarder ses hôtes puis, aussitôt, fermait les yeux tout en hochant la tête pour les remercier de ce silence solidaire. Personne ne s'approchait de la table de billard et la pluie, qui, imperturbable, tombait sur le crocodile de Morrison, était le juste prolongement de la tristesse.

Le quarante et unième jour, le Danois partit comme il était venu, ne laissant derrière lui ni ami ni ennemi, comme tout individu condamné aux amours malheureuses, mais il laissa le bocal et, quand le Sept et moi l'avons vu, la petite sirène était toujours à la verticale, les bras ouverts comme pour inviter aux plaisirs réservés aux naufragés et autres habitants de la mer.

Je le sais, la forêt gagne chaque jour du terrain sur l'hôtel Z. À l'heure où j'écris ces souvenirs aux couleurs fanées, il a peut-être succombé à l'assaut des lianes et il est possible que les animaux soient maintenant ses derniers clients. Peut-être la pluie et les iguanes sont-ils les seuls à hanter ses terrasses et ses interrupteurs vétustes ne font-ils jaillir que la lumière incertaine des vers luisants.

L'hôtel Z a peut-être définitivement intégré l'album des souvenirs de tous ceux qui, comme moi, sont passés par là, ont écrit leurs noms dans le registre, occupé des chambres avec le tournoisement paresseux des ventilateurs pour seule compagnie, bu du rhum et de la cachaça, mis de l'ordre dans leurs passions et leurs idées, bercés par la pluie, et décidé de ce qu'ils allaient faire de cette foutue habitude de vivre.

CAFÉ MIRAMAR

À la mémoire de Naguib Mahfuz

Le vent sableux du désert s'est arrêté au crépuscule et la vieille Méditerranée a mêlé son odeur saline au parfum subtil des magnolias. C'était le meilleur moment pour quitter la maison musée de Kavafis, aussi pauvre que digne, et aller se promener dans les ruelles d'Alexandrie avant de rentrer à l'hôtel.

L'air était enivrant, j'ai eu soif et je me suis rappelé qu'une bouteille de cava(3) achetée à l'aéroport de Madrid m'attendait dans le minibar de ma chambre. Cela m'a semblé une bonne raison de presser le pas et je suis passé sans m'arrêter devant plusieurs bars aux terrasses accueillantes : je n'avais pas envie de boire le café sirupeux des Égyptiens ou l'horrible bière sans alcool, aussi rébarbative que les préceptes religieux qui l'imposaient.

Dès mon arrivée à l'hôtel, je suis allé vérifier l'existence de la bouteille. Elle était là, horizontale et fraîche, et semblait ne pas avoir échappé aux regards du personnel de service car des mains anonymes et laïques avaient eu la délicatesse de poser deux coupes à champagne sur la console.

— Qui que tu sois, je te bénis, ai-je murmuré en ouvrant les portes donnant sur le balcon. J'avais acheté le cava pour célébrer ma visite de la Bibliothèque d'Alexandrie, un édifice ultramoderne construit par un architecte norvégien qui, pour avoir privé l'édifice de la présence de la mer, m'a finalement déçu. Je suis donc sorti sur le balcon disposé à trinquer en l'honneur du poète Constantin Cavafis.

Je suis allé chez toi, mon vieil ami, un homme triste et somnolent m'a demandé quelques lires puis m'a donné la clé de la porte en me faisant signe de la déposer en partant sous le paillason en alfa. Devant ma surprise, je suppose qu'il a murmuré : personne ne vient voler chez un poète, et il est parti en traînant ses vieux os fatigués qui se plaignent peut-être en alexandrins. Je me suis assis sur ta chaise et j'ai ouvert, sur ton bureau, des livres rédigés dans la langue d'Homère et de Kazantzakis, autrement dit je me suis comporté comme l'un des Barbares et j'ai donc occupé ta couche, fermé les yeux et déploré mon sort de Barbare inconséquent. Alors, à la tienne, mon vieil ami !

Le soleil couchant teintait la mer d'une couleur argentée et

mélancolique et je m'apprêtais à lever ma coupe pour la deuxième fois quand, du balcon voisin, s'est élevé une voix de femme qui, même si elle chantait d'une voix très basse une chanson de Kurt Weill, ne pouvait cacher son accent berlinois.

« *Surabaya Johnny, warum bist du so roh...* »

Un muret couvert de pots de fleurs nous séparait et je n'ai pas eu à faire plus de deux pas pour la voir : étendue sur une chaise longue, elle portait une robe blanche, en lin, l'étoffe qui m'a toujours semblé la plus noble pour habiller une femme, et ses pieds nus reposaient sur un tabouret.

— Ce Johnny devait être terrible. « *Du bist kein Mensch, Johnny* », lui ai-je dit en guise de salut en lui montrant la bouteille et les deux coupes.

Elle a chanté en m'indiquant le tabouret.

— « *Aber ich liebe dich so.* »

Je lui ai demandé en lui tendant le verre :

— Berlinoise ?

Avant de répondre, elle a fait tinter sa coupe contre la mienne et en a bu une gorgée, puis elle l'a posée sur la petite table, a glissé ses doigts dans l'épaisse chevelure blonde qui lui descendait jusqu'aux épaules pour la rejeter en arrière dans un mouvement d'eau couleur d'or. Elle était grecque mais avait vécu plusieurs années à Berlin. Elle était, m'a-t-elle assuré avec une pointe de nostalgie, l'une des dernières Grecques d'Alexandrie.

La compagnie de certaines femmes invite au silence car elles savent le partager et il n'y a rien de plus difficile et de plus généreux. Nous buvions lentement et regardions la mer. Tout près de là, quelque part sous la surface, se trouvait la statue du Colosse, également silencieux et, dans leur silence, les livres détruits de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie, éparpillés tout le long de la côte, constituaient peut-être le substrat fertile sur lequel poussaient les palmiers de la promenade bordant la mer.

À l'ouest, le soleil a succombé et les ombres ont étendu leur voile sur la Méditerranée. Je l'ai invitée à dîner, certain qu'elle devait connaître un restaurant où nous pourrions boire du bon vin.

— Aujourd'hui ce n'est pas possible, mais je vous attends demain au café Miramar, m'a-t-elle dit en se levant, puis elle a croisé les bras et posé les mains sur ses épaules nues pour me faire comprendre qu'elle commençait à avoir froid.

Le jour suivant, j'ai fait ce que je devais faire : nouvelle visite à la bibliothèque, conférence à l'institut Cervantès, café sirupeux avec des étudiants égyptiens et, vers six heures de l'après-midi, j'ai demandé à la réception où se trouvait le café Miramar.

— Vous êtes sûr ? Il n'y a pas de café Miramar. Il y en avait un à l'époque des Grecs, mais il est fermé depuis des années, m'a affirmé le réceptionniste.

Je me suis dit que si le café s'appelait Miramar, c'est qu'il devait se trouver sur le front de mer, et je me suis mis en route en posant la question dans différents bars fréquentés par des individus qui jouaient au backgammon en fumant le narguilé et en soufflant de grosses bouffées de fumée aromatique. Personne ne savait où se trouvait ce café.

À minuit, je suis rentré à l'hôtel. À la place du réceptionniste, j'ai trouvé un vieux veilleur de nuit et je lui ai demandé si la dame qui occupait la chambre contiguë à la mienne était déjà montée. Le vieux m'a jeté un regard étonné et, dans un anglais assez maladroit, m'a dit que c'était impossible, cette chambre n'était jamais occupée, on y rangeait les meubles de l'ancienne propriétaire, une Allemande qui...

Je l'ai interrompu :

— Grecque, une des dernières Grecques d'Alexandrie.

— Vous avez raison, elle était grecque, a-t-il convenu ; et il a voulu me raconter l'histoire mais je l'ai fait taire d'un geste.

Je vis avec mes fantômes, je les accepte et les convoque. Peut-être les vers de Cavafis m'ont-ils fait boire du champagne avec un inoubliable fantôme venu d'autres vies. Peut-être le désert m'a-t-il offert ce beau mirage, précisément au bord de la mer, ce territoire de salut ou de désarroi.

UN DÎNER EN COMPAGNIE DE POÈTES MORTS

À Hugo Araya, « le Sauvage », assassiné par les militaires chiliens le 12 septembre 1973 à l'Université technique.

À Francisco Melo Santos, « Pancho », poète aux vers incendiaires. Il s'est suicidé en 1971, à Santiago, et nous n'avons jamais su pourquoi.

À Roberto Contreras Lobos, « le Retraité », poète de la tendresse, mort de tristesse en 2006.

Nous dînions au Off the record, le dernier restaurant bohème de Santiago. On y mange bien, les vins sont excellents, le service impeccable et les prix décents. Comme toujours, nous avons refusé les desserts et demandé en échange une autre bouteille de vin. Après tout, le raisin est un fruit, a murmuré l'un d'entre nous, et nous sommes tous tombés d'accord avec lui. Alors, comme à chacune des réunions de cette poignée d'amis vivant au Chili ou éparpillés à travers le monde, l'un de nous a demandé si quelqu'un était mort depuis notre dernière rencontre.

Nous avons tous regardé le fond de nos verres pour y trouver les mots capables d'exprimer une des vérités les plus tristes, celle qui nous montre le pire côté de la cinquantaine, l'âge où nos amis commencent à mourir.

Les amis ne meurent pas comme ça, simplement, on les arrache à nous, une force atroce nous prive de leur compagnie et on continue à vivre avec ce vide dans les os.

Chacun de nous passait en revue la liste de ses amis et, après avoir vérifié qu'ils étaient tous encore bien plantés dans la vie, levait les yeux et regardait les photos qui ornaient les murs du Off the record. Écrivains, nombreux poètes, actrices, acteurs, encore des poétesses et des chanteurs engagés.

— Je ne sais pas si tous ceux qui doivent y être sont là et si tous y ont leur place, mais il en manque beaucoup, dit quelqu'un en montrant les portraits.

— Par exemple ?

— Je ne sais pas, le Sauvage, par exemple.

Alors, comme toujours, nous avons rempli nos verres et commencé à parler du Sauvage.

Hugo Araya était un type énorme de plus d'un mètre quatre-vingt-

dix. Il ressemblait à un piedrolari⁽⁴⁾ basque et sa chevelure noire prématurément blanchie lui arrivait aux épaules. Sa barbe, elle aussi semée de fils d'argent, couvrait la moitié de sa poitrine. Il était comme ça, le Sauvage.

Poète romantique, acteur et miniaturiste, ce géant poilu était aussi un passionné d'image et avait réussi à être le meilleur caméraman de Canal 9, la chaîne rebelle de l'Université du Chili.

La caméra avait toujours été sa meilleure façon de regarder, il vivait et dormait cramponné à elle et avait même révolutionné la technique employée pour transporter les lourds appareils des années 70 en fabriquant avec une série de pièces de Meccano un engin qui lui permettait de se déplacer en toute liberté dans les manifestations sans être gêné par son instrument de travail.

C'est ainsi que, sans l'avoir voulu, il a été le premier opérateur de steadycam de l'histoire.

— Vous voulez entendre une histoire du Sauvage ? a demandé l'un des convives et, comme toujours, il n'a pas attendu de réponse pour commencer son récit.

Un soir, en 1969, après nous être empiffrés d'empanadas au cercle Le Chili rit et chante, le Sauvage, Roberto Contreras, Pancho Melo et moi qui vous parle on a décidé d'aller boire un coup sur la place d'Armes, mais ce n'était qu'un prétexte pour accompagner le poète Contreras qui nous avait parlé mille fois des remarquables attributs physiques de sa dernière conquête, une fille qui tenait le bar du café Marco Polo.

— Et son petit cul, il est comment ?

— Ne soyez pas aussi prosaïques mais, bon, sachez qu'elle a un de ces petits culs qui pourraient chanter si on les mettait devant un micro, disait le poète en se rengorgeant.

On s'est dirigés vers la place en suivant la Alameda puis la rue Ahumada. À la vue d'Hugo Araya, les gens étaient effrayés.

— Attention, il mord ! hurlions-nous, et plus d'un a pris cette recommandation au sérieux et s'est rangé sur le côté. Le Sauvage y mettait du sien en poussant des rugissements de lion asthmatique et, quand il faisait semblant d'attaquer, on le retenait à grands cris.

— Pancho, donne-lui vite son calmant.

Pancho Melo lui montait dessus, lui ouvrait la bouche et y fourrait un de ses cachets de vitamine C, substance fondamentale pour la santé des bardes, assurait-il.

Peu avant d'entrer au Marco Polo, le Sauvage nous a réunis en conseil de guerre pour exiger de Pancho Melo, sous peine de coup de

pied au cul avec son croquenot en 48, de ne rien faire, absolument rien, pour mettre le grappin sur la conquête de Roberto.

— Soyez tranquilles. Le cœur est un chasseur solitaire, assurait le poète Contreras d'un ton conciliant.

— Laissez-moi au moins lui écrire un sonnet, arguait Melo.

Au Marco Polo, on s'est approchés du comptoir, on a commandé des bières qu'on a bues rapidement car les avantages corporels de la jeune fille étaient invisibles et on est partis en se disant que le grand tablier blanc qu'elle portait était peut-être trop large.

Nous avons laissé Roberto, cramponné à sa bouteille de Fanta, sa seule boisson pour ne jamais perdre son maintien de franc-maçon, contempler sa conquête en se faisant voluptueusement éternuer avec la pointe de l'épingle d'argent qu'il portait toujours au revers de sa veste.

— Vous avez entendu comment elle l'a salué ? « Bonsoir, don Roberto. » Quelle horreur ! a dit le Sauvage.

— Cette femelle, c'est du feu, elle sait utiliser les codes de la séduction. Il y avait dans ce « Bonsoir » la promesse de plaisirs nocturnes, a indiqué Pancho Melo.

— « Don Roberto. » Si une femme m'appelle « don Hugo », je pars en courant pour la maison de retraite, a pensé à haute voix le Sauvage.

— Voilà qui démontre que tu es bien un sauvage. Roberto a une allure de chevalier du passé, de l'époque coloniale, il aurait dû naître au Siècle d'or, quand les véritables chevaliers étaient célibataires. Le chevalier célibataire, voilà un bon titre pour un sonnet dédié à Roberto, a déclaré le poète Melo.

— Quel fils de pute, avons-nous dit en chœur, le Sauvage et votre serviteur.

— C'est sûr, a acquiescé le poète Melo, et il a commencé à nous raconter la millième version de sa biographie. C'était un très bon poète, mais son véritable talent consistait à s'inventer chaque nuit une biographie différente. Ce soir-là, il nous a dit que sa mère – nous la connaissions tous – était en réalité son institutrice et aussi sa mère adoptive car son père, le comte Melosky, conseiller de la famille Romanoff en exil, avait fait vœu de chasteté jusqu'au jour où l'héritier du tsar remonterait sur le trône de Russie. Mais sa véritable mère, la comtesse, avait l'habitude d'expulser son conjoint de la chambre conjugale sous prétexte de prier pour le rétablissement de la monarchie. Et le matin, quand elle permettait au comte de revenir, il trouvait toujours des plumes dans son lit, des plumes blanches qui, aux dires de la comtesse, appartenaient à l'archange qui lui rendait visite pendant ses prières.

— Évidemment, c'était des plumes d'oie, et puis je suis né et nous sommes venus au Chili. La suite est sans importance, assurait-il.

— Alors, tu t'appelles Melosky, a dit le Sauvage et on s'est mis à rire jusqu'à ce qu'une légère tristesse vienne refroidir notre joie.

Sur un banc de la place, il y avait un enfant, un loupot courbé comme un vieillard. Il ne devait pas avoir plus de dix ans et pleurait désespérément.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon p'tit gars ? a demandé le Sauvage.

Il nous a raconté en reniflant qu'on lui avait volé son attirail de cirneur de chaussures avec tous ses gains de la journée et qu'il n'osait pas rentrer chez lui.

Le Sauvage a dit qu'il fallait faire quelque chose et il a appelé un autre petit cirneur :

— Collègue, je te loue ta caisse pendant une heure avec tout ce qu'il y a dedans.

Le gamin, grossissant son chiffre d'affaires, lui a dit qu'il astiquait quinze paires de souliers en une heure, et c'est pour ce prix qu'il nous confiait son affaire.

Nous avons payé. Le Sauvage a donné le matériel au loupot, puis lui a ordonné :

— Et maintenant, mon garçon, fais briller nos pompes.

— Un moment, je porte des sandales, a protesté Melo.

— Tant pis pour toi, Melosky.

Le gosse a essuyé sa morve sur la manche de son tricot, ses larmes du dos de sa main et, prenant une brosse, a donné de petits coups sur la caisse pour montrer qu'il était prêt à s'occuper du premier client.

Brosse, teinture, coups de chiffon énergiques, cirage, nouveaux coups de brosse et lustrage final pour faire chanter le cuir comme un canari. Le Sauvage, les croquenots impeccables, a cédé la place au poète Melo qui, malgré l'extrême application du gamin, a fini avec des pieds et des sandales entièrement marron. Ensuite il s'est chargé de mes mocassins et nous avons payé.

— Comment vont les affaires, mon gars ? a demandé le Sauvage.

Le gosse a regardé les pièces et une grimace de désespoir s'est de nouveau dessinée sur son visage de dix ans.

— Ne t'en fais pas, mon vieux. Nous avons tout notre temps.

Aussitôt, nous avons commencé à nous marcher mutuellement sur les pieds jusqu'à ce que nos chaussures deviennent méconnaissables. Le poète Melo, en raison de la fragilité de ses sandales, a préféré arracher une touffe d'herbe avec laquelle il a barbouillé ses nu-pieds franciscains.

Après que nos chaussures ont été cirées et salies pour la quatrième

fois, des gens sont arrivés, des noctambules sortant du Black and White, du Marco Polo, du Faisan doré, de Chez Henry. On leur a expliqué le problème et la clientèle s'est multipliée par vingt car, en ce temps-là, les choses se passaient comme ça à Santiago.

Ces petites mains couvertes de cirage volaient : elles maniaient la brosse, étalaient la teinture et le cirage, donnaient allègrement le coup de flanelle pour le lustrage final, et l'enfant souriait, effaçant les restes de tristesse d'un revers de manche.

À la fin du temps convenu, le propriétaire du matériel, assez dépité par le succès professionnel de son collègue, a réclamé son instrument de travail.

— Alors, mon p'tit gars, on a gagné la bataille de la production ? a demandé le Sauvage.

Après avoir compté la recette, le gamin a acquiescé d'un signe de tête et rempli toutes ses poches de pièces.

— Merci beaucoup, messieurs, nous a-t-il dit en nous tendant sa petite main maculée de cirage.

— On dit merci camarades, l'a corrigé le Sauvage.

Nous sommes retournés au Marco Polo pour avoir des nouvelles de Roberto et nous l'avons retrouvé la panse pleine de Fanta. Il s'apprêtait à nous lire son dernier poème consacré aux mésaventures de l'amour dans le monde gastronomique mais il s'est arrêté en découvrant avec surprise nos souliers étincelants et la belle couleur marron des pieds de Pancho Melo.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? nous a-t-il demandé au milieu des effluves de Fanta.

— Rien, on s'est astiqué l'âme, lui a répondu le Sauvage.

Le vin a rempli nos verres. Au Off the record, plusieurs clients se sont approchés de notre table pour écouter l'histoire. Le vin est parfois la manifestation liquide du silence.

— Il était comme ça Hugo, le Sauvage, dit quelqu'un.

— Non. Il est comme ça, le Sauvage, car tant que nous prononcerons leur nom et raconterons leurs histoires, nos morts ne mourront jamais, a ajouté un autre.

Et les verres se sont levés pour trinquer avec un joyeux bruit de cloches dans la nuit fraternelle de Santiago.

HISTOIRE COURTE

*À la mémoire de mon frère Rafael
Ramírez Heredia,
qui a connu la genèse de cette histoire.*

J'attends depuis deux heures et je marmonne « je me fiche qu'on me regarde » tout en me cherchant dans un angle du miroir pour lisser mes cheveux et corriger mon nœud de cravate. On voit beaucoup de choses dans la glace : dos de vestes de marque en tissu synthétique, jambes recouvertes de pantalons de lin car l'été approche, étranges structures vaguement anthropomorphiques portant des chemises ou ce genre de pull qu'on jette négligemment sur ses épaules et, entre deux paires de mocassins, il y a aussi ma tête, mon visage un peu nerveux, sérieux, plein d'espoir.

Les gens me regardent, certains sourient, d'autres donnent un coup de coude à leur voisin pour attirer leur attention sur moi et je sais que ma tenue vestimentaire n'y est pour rien. Nu ou pas, je ne passerai jamais inaperçu. J'ai ramassé des fleurs dans le parc tout proche, rien d'extraordinaire, ces fleurs simples étaient là, à portée de mes mains. Je ne sais même pas comment elles s'appellent.

Viendra-t-elle ? J'en doute car je sais combien il est difficile de vaincre une peur qui n'en est pas une, la honte qui ne s'avoue pas, la faute la plus innocente. J'en doute et, pour calmer l'incertitude de ces heures d'attente, j'allume une cigarette. Maintenant, j'attire encore davantage le regard des passants. C'est toujours comme ça. « Il fume », « il mange », « il pleure ». Quoi que je fasse, c'est toujours comme ça.

Soudain, je regarde le bouquet de fleurs et je découvre qu'au lieu de les tenir, ma main les serre, les étrangle avec juste assez de violence pour briser la fragilité de leur cou végétal. Je souris en pensant qu'un laps de temps aussi court a suffi à les rendre tristes, comme les drapeaux d'une petite armée vaincue, et leurs pétales flétris me montrent qu'il est temps de battre en retraite.

Je jette le bouquet dans la première poubelle venue et je m'éloigne, suivi par les regards des passants et leurs voix qui disent : tu as vu comment le nain a jeté les fleurs ? Il avait peut-être rendez-vous avec une naine ? On lui a posé un lapin. Les nains sont bizarres et autres commentaires d'un niveau auquel je ne veux ni ne dois répondre.

CŒUR DE MARÍA

*À Gerd Gerhard pour toutes nos conversations
bien arrosées*

Deux bouffées soufflées dans l'air d'Ipanema suffisaient pour être merveilleusement stone. Et si on y ajoutait quelques gorgées de cachaça et un coup d'œil circulaire de 180°, on se sentait au centre d'un monde meilleur, un monde déterminé à mettre en évidence la beauté de ses créatures qui, sans autre vêtement que les strings de rigueur et le rythme de la samba à fleur de peau, invitaient à oublier le temps et à s'adonner au plaisir.

Il pleuvait des confettis, des filles de la municipalité de Rio distribuaient des préservatifs par poignées, la sirène d'une ambulance ululait inutilement pour se frayer un passage, moi, je m'accrochais aux hanches de Gisela qui jetait son soutien-gorge dans la foule, heureuse de libérer l'exhibitionniste qui sommeillait en elle, et c'est alors que j'ai vu venir le vieux déguisé en *cangaceiro* – c'est du moins ce que j'ai d'abord cru. Il a évité Gisela, ignorant son fier poitrail de matrone allemande, et s'est planté devant moi en me montrant ses mains de paysan.

— Un conseil en échange d'une pièce, m'a-t-il dit.

Le ton de sa voix était grave, bizarre dans cette ambiance où tout, jusqu'à notre respiration, se perdait dans le rythme de la samba, et ses vêtements élimés, le chapeau orné de pièces de monnaie et de symboles religieux lui conféraient une étrange dignité au milieu des corps dénudés.

J'ai mis la main à la poche pour y chercher de l'argent et, de l'autre, j'ai retenu Gisela par la seule chose possible : l'élastique de son string. Elle, l'exhibitionniste qui sommeillait en elle maintenant maîtresse de la situation, envisageait avec allégresse l'idée d'une nudité intégrale.

Le vieux a pris mes pièces et m'a indiqué d'un geste de regarder par-dessus mon épaule :

— María das Mortes réclame son dû, m'a-t-il dit pendant que je me retournais.

La foule entourait l'ambulance et des infirmiers recouvraient les restes de quelqu'un qui ne verrait pas le défilé final des écoles de

samba. Entre le personnel médical et le cadavre, une métisse au corps parfait se contorsionnait au rythme d'une musique qu'elle était la seule à entendre, sa peau brillait, le tout petit cœur de paillettes rouges qui couvrait son sexe brillait aussi et j'ai supposé que ses yeux devaient briller d'un éclat encore plus intense, mais quand, dans un de ses pas de danse, elle a mis la main dans ses cheveux pour libérer son visage, j'ai découvert un masque blanc, sans expression, ni comédie ni tragédie. Je n'ai vu de ses yeux qu'un vide sombre.

Quand je me suis retourné, le vieux avait disparu et il ne restait plus de Gisela que son string dans ma main comme un souvenir absurde.

En bousculant les danseurs, je suis rentré à l'hôtel, exténué. Nager à contre-courant est épuisant et je me suis jeté sur le lit, certain que Gisela n'allait pas tarder. Je l'imaginais à son retour à Hambourg racontant aux collègues de la rédaction qu'elle s'était baladée nue dans les rues de Rio de Janeiro et moi, les yeux fixés sur le télétype, je confirmerais en ajoutant : « Ça s'est passé comme ça, ni plus ni moins. »

Les heures ont passé, l'aube a atténué la samba, les voix ont succombé à la fatigue et moi je regardais les appareils photos de Gisela accrochés au dos d'une chaise. Une impulsion inexplicable m'a conduit au sac où elle transportait les rouleaux de pellicule et les objectifs. Dans la poche prévue pour l'agenda, il y avait une maquette d'album. C'était ses clichés pris dans différents coins du monde, agglomérations humaines, beaucoup de photos de carnaval. C'est drôle, ai-je pensé, elle ne m'a jamais dit qu'elle préparait un livre. J'ai commencé à tourner les pages et, malgré la chaleur humide de Rio, j'ai senti un frisson glacé me parcourir l'échine.

Sous l'une des photos, une courte légende : Fasnacht, Bâle, février 1996. On y voyait des gens en costumes de bouffons avec des masques énormes ; armés de fifres et de tambours, ils entouraient des infirmiers suisses qui recouvraient un corps mort. Tout près d'eux, nue sur la neige et, semble-t-il, invisible à leurs yeux, la belle métisse à la peau luisante, le cœur en paillettes rouges étincelant sur son sexe et le masque blanc figé dans le rictus où la comédie et la tragédie se confondent.

On se révolte devant l'inévitable et on crache des mots tels que hasard, coïncidence, qui, en sortant de la bouche, y laissent la saveur amère de la certitude. Il y avait d'autres photos : enterrement de la sardine à Gijón, carnaval d'Andacollo avec des gens de l'Altiplano déguisés en dragons chinois, carnaval de Cologne avec des Allemands gorgés de bière et, partout, la métisse au sexe couvert d'un cœur rouge et au masque impavide près de celui qui recevait le dernier hommage des infirmiers.

Le nom de Gisela a dessiné une grimace de douleur sur mes lèvres. Je l'ai répété comme une conjuration jusqu'au moment où, l'aube maintenant collée aux vitres, j'ai senti sa présence de l'autre côté de la fenêtre.

Je suis sorti sur le balcon et je les ai vues. Elles sont passées sans s'arrêter devant la porte de l'hôtel. Gisela, couverte d'un voile transparent que la métisse maintenait sur ses épaules, se laissait conduire vers l'entrée de la plage et de là jusqu'à la mer.

J'ai crié :

— María, María das Mortes !

Elle s'est retournée, a levé un visage où se lisait l'expression définitive que nous prenons tous pour un masque, a tendu un bras et, avec de petits mouvements de doigts, a exigé son dû.

J'ai couru jusqu'au lit, j'ai pris le livre, je suis retourné sur le balcon et je le lui ai jeté avant de dévaler les escaliers.

Gisela tremblait de froid, elle puait la cachaça et la marijuana et répétait sans cesse : « Une brave fille, une brave fille au grand cœur. »

De la métisse il ne restait plus que des traces sur le sable, elles avançaient et se perdaient dans la frange intemporelle et floue où la mer s'unit à la terre ferme, à la patrie inéluctable des vivants et des morts.

DING DONG DING DONG ! SON LAS COSAS DEL AMOR

À Josep Maria Casadevall i Vidal, qui m'a appris à manger

Nous avions tous les deux quatorze ans quand nous nous sommes vus pour la première fois, reflétés dans les miroirs de l'immense salle des banquets du Centre catalan de Santiago. C'était la cérémonie finale du cours de bonnes manières auquel les familles de la classe moyenne de Santiago envoyaient leurs enfants afin qu'ils apprennent à se tenir à table, à se servir convenablement des fourchettes et des couteaux, et à ne pas confondre le verre à eau avec ceux destinés au vin rouge, blanc ou au champagne. On nous apprenait aussi à danser la valse, le paso doble, la cueca, mais j'avais choisi les pas audacieux du tango parce que le roucoulement des bandonéons me faisait sentir plus homme.

Le maître de cérémonie nous fit asseoir face à face, et je le maudis de ne pas m'avoir placé à côté d'elle, car il me privait de montrer mes gestes bien appris de gentleman, qui consistaient, pour commencer, à tenir le dossier de la chaise de la dame puis à le pousser légèrement tandis qu'elle s'asseyait. De sorte que je dus me contenter de lui faire une discrète révérence, à laquelle elle répondit par une gracieuse inclination de tête.

Elle, ah ! Elle avait une longue chevelure châtain qui lui tombait à mi-dos et semblait un douillet accessoire de sa robe en mousseline blanche. Moi, comme tous les garçons, j'avais, avec mon smoking, un plastron amidonné et un nœud papillon, l'air d'un pingouin arthritique.

Quand ses grands yeux se fixèrent sur moi, je sentis que les mains me démangeaient, que le nœud papillon m'asphyxiait et que je devais faire quelque chose. Je pris alors la serviette et, fidèle aux instructions du professeur de maintien, je la secouai afin qu'elle se déplie avant de la poser sur ma jambe droite.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous voulez danser une cueca, une samba, un chamamé ? dit le maître de cérémonie en bout de table.

Les filles étouffèrent leurs petits rires, devinrent écarlates, les garçons se mirent à rire ouvertement, je me sentis décomposé, mais elle, sans me quitter des yeux, prit également sa serviette, la secoua et

la laissa tomber sur son giron.

Le maître de cérémonie ignore cette entorse au protocole, fit tinter une petite cloche, et les présentations commencèrent. Quand arriva notre tour, je repoussai la chaise avec mes jambes, me mis debout, dis mon nom, ajoutai que j'étais élève au lycée national et que c'était un plaisir de faire sa connaissance. Elle, après une discrète inclination de tête, dit qu'elle s'appelait Marly, qu'elle était élève du Santiago College, et que c'était un vrai plaisir de faire ma connaissance.

Cette histoire du Santiago College me chiffonna. C'était un collège fréquenté par les filles de la bourgeoisie, tandis que le lycée était réputé pour le tempérament turbulent et gauchiste de ses élèves.

Le simulacre de dîner se déroula sans incidents notables. Personne ne fit de bruit en mangeant la soupe, personne n'érafla l'assiette avec la fourchette en tranchant et coupant les asperges. Personne ne se trompa de couvert pour le poisson et la viande, et personne ne confondit les verres. Il en fut de même pendant la conversation. Marly disait que les asperges lui paraissaient délicieuses et je répondais que j'étais de son avis. Je disais que les miroirs augmentaient le volume de la salle et Marly répondait qu'elle partageait cet intéressant point de vue. Chaque couple échangea ainsi mille paroles mais personne ne dit absolument rien de compromettant ou qui rompe l'harmonie. Pour le plus grand bonheur du maître de cérémonie nous nous comportâmes comme de parfaits cyniques ou d'inégalables idiots.

Après les desserts on annonça que nous pouvions passer à la salle de bal. Et là je suivis les règles sociales que j'avais apprises : je lui retirai la chaise, j'attendis qu'elle laisse la serviette sur la table et je lui offris mon bras. Et ainsi, en désirant que cela dure des heures, je la conduisis jusqu'à la salle voisine.

Naturellement nous voulions tous danser le rock, mais comme les parents étaient présents et voulaient voir les progrès de leurs enfants, le maître de cérémonie ordonna de mettre un disque de valses et nous dansâmes, corps bien raides et séparés. Ma main droite frôlait à peine sa taille, mais je sentais la chaleur intense de sa peau cachée sous la mousseline. Nous terminâmes la valse, continuâmes par un paso doble, et alors qu'on annonçait une cueca, la danse nationale, Marly, à la surprise générale se dirigea vers le disc-jockey, lui dit quelque chose à l'oreille et peu après les premières mesures d'une chanson de Leonardo Favio emplirent la salle.

Furieux, le maître de cérémonie ordonna d'arrêter cette musique vulgaire, mais c'est alors que des rangs parentaux s'éleva la grosse voix du grand-père de Marly.

— Je finance ce centre par mes cotisations et ma petite-fille danse ce qui lui plaît !

Ding dong ding dong, son las cosas del amor, chantait Leonardo Favio et les couples s'étreignaient, s'unissaient, se touchaient, au désespoir du maître de cérémonie qui préférait regarder ailleurs quand les filles se pendaient au cou de leur cavalier et quand nous, les garçons, joignons nos mains en entourant la taille de notre partenaire.

Ding dong ding dong, son las cosas del amor, me chantait Marly à l'oreille et je transpirais tandis que mes mains palpaient la naissance dure de ses fesses.

En dansant nous nous dîmes notre âge, nous partagions la même passion pour les Beatles, Piero, Leo Dan et, bien sûr, Leonardo Favio. Je mentis en affirmant que moi non plus je n'aimais pas le foot. J'ignore si elle était sincère en déclarant qu'elle aimait le parfum de mon eau de Cologne et les films de Laurel et Hardy. Nous nous en dîmes assez pour prendre rendez-vous le lendemain, dans les jardins de la bibliothèque nationale, et je sus que les trente odieuses séances du cours accéléré pour devenir un gentleman avaient valu la peine.

Quand, le costume de pingouin rangé dans mon sac, je redevins moi-même, je sortis dans la rue avec un sourire jusqu'aux oreilles et des envies de sauter, de crier, de chanter *Ding dong ding dong, son las cosas del amor*.

Le rendez-vous était à cinq heures de l'après-midi, heure fatidique comme on le sait. Marly ne vint pas. Je comptai les palmiers, les iris, les poubelles, les bancs de fer vert, les gens qui sortaient de la bibliothèque, les carrioles des vendeurs de cacahuètes, les tambours des vendeuses de gaufres, les pigeons qui chiaient sur la statue de don Benjamín Vicuña Mackenna. À huit heures je n'avais plus rien à compter.

Ce sale coup me remplit d'incertitude et de rancœur. La première chose qui me vint à l'esprit fut : c'est clair, une petite bêcheuse du Santiago College ne va pas frayer avec un rouge du lycée national. Qu'elle aille se faire foutre. Mais ensuite je l'imaginai en pleurs, enfermée chez elle, gardée par une famille odieuse et un militaire à la retraite reconverti en concierge.

Ding dong ding dong, son las cosas del amor. Le lendemain je m'échappai des cours avant l'heure et j'allai l'attendre à la sortie du Santiago College. Je vis apparaître des filles de tout âge à la porte de l'établissement, elles marchaient jusqu'à l'auto de papa ou au bus du collège, mais de Marly pas même l'ombre. Elle ne sortit pas.

Peut-être était-elle malade, oui, *ding dong ding dong*, elle avait sûrement attrapé la grippe, la pauvre, elle devait être au lit avec le nez irrité et mal à la gorge. Le lendemain je séchai les cours et j'allai au Santiago College à l'heure de l'entrée en classe. En vain. Pas de Marly.

Au bout d'une semaine passée à faire le planton devant la porte du

collège, je vis que les élèves et ceux qui les attendaient commençaient à me jeter des regards soupçonneux. De sorte que, pour éviter d'être chassé par la force, je décidai de faire un coup d'audace et entrai pour demander des nouvelles de l'absente.

— Et pourquoi voulez-vous voir cette demoiselle Marly dont vous ne connaissez pas les noms de famille ? me demanda une femme qui puait l'autorité.

— C'est que cette demoiselle a perdu quelque chose de très précieux et je voudrais le lui remettre. J'ai fait sa connaissance au cours de bonnes manières du Centre catalan.

La femme consulta une longue liste et conclut qu'il n'y avait aucune élève s'appelant Marly.

Je l'oubliai. Non. Je ne l'oubliai pas, mais je ne la laissai pas non plus me gâcher la vie. Chaque fois que j'observais mon père en train d'écouter ses tangos avec des yeux rêveurs, je me disais que l'amour devait offrir d'autres possibilités que la souffrance. Je ne l'oubliai pas et son nom me servit à inventer l'histoire d'une romance avec une petite bêcheuse du Santiago College, que mes amis acceptèrent comme véritable.

Mes quatorze ans restèrent derrière moi et la vie prit peu à peu les traits d'une formidable aventure car le monde implorait des changements sociaux. Je me souviens que je la revis au cours d'une matinée d'hiver. J'avais dix-huit ans et j'étais un dirigeant étudiant à temps complet sur les barricades de notre soixante-huit. Nous militions pour une réforme qui devait faire des universités un grand centre d'agitation sociale, elles s'ouvriraient aux ouvriers et seraient le cœur du grand changement et de la révolution. Tout cela, naturellement, ne plaisait pas beaucoup au gouvernement et la police s'appliquait à faire tomber tout le poids de la loi sur les têtes des étudiants. Les hivers à Santiago sont horribles et celui de soixante-huit le fut plus encore, car à la pollution habituelle s'ajoutèrent les gaz lacrymogènes et les balles.

J'étais avec un groupe de camarades en train d'entonner *L'Internationale* à pleins poumons, quand une voix de femme se mit à chanter un texte différent.

Ding dong ding dong, son las cosas del amor.

C'était elle. Bien qu'elle ne portât pas la robe de mousseline blanche mais un jeans et un anorak, et qu'elle couvrît la moitié de son visage d'un mouchoir pour atténuer l'effet des gaz lacrymogènes, je reconnus immédiatement ses yeux.

Elle m'embrassa comme si nous nous étions vus la veille et je répondis à son embrassade. La police chargea, nous n'avions plus de pierres, nous courûmes pour éviter les coups de matraque et nous nous

retrouvâmes face à face assis à une table de café.

— *Ding dong ding dong, son las cosas del amor*, fredonna-t-elle en remuant sa tasse.

— La fille du Santiago College. Pardon, la camarade du Santiago College.

— Maintenant je suis militante des Jeunesses communistes.

— Tu t'appelles toujours Marly ?

Pour toute réponse elle se leva de sa chaise, inclina son corps vers moi et me donna un long baiser sur la bouche.

Nous sortîmes du café serrés l'un contre l'autre. Tous les trois pas nous nous arrêtions pour nous embrasser avec avidité. Elle ne fit aucune objection quand mes mains se glissèrent sous son anorak pour palper la dureté de ses seins et descendirent sur ses hanches en se rappelant la dureté de ses fesses. Nous parlâmes de la cause, de la lutte, de l'assemblée à laquelle nous assisterions dans la soirée.

— Tu es venu au rendez-vous ? demanda-t-elle soudain.

Je lui répondis que oui, mais j'omis de mentionner la semaine que j'avais passée à faire le pied de grue devant le Santiago College et mon désarroi en apprenant qu'elle n'y avait jamais été élève.

À l'assemblée qui se tenait à l'institut pédagogique nous nous assîmes au dernier rang. Là, entre deux baisers, nous applaudîmes les délégués du MIR, les communistes, les socialistes, brocardâmes les pro-chinois et levâmes la main quand on vota pour la poursuite de la grève et le combat de rue.

Cette nuit-là, nous décidâmes de dormir à la faculté des Arts. Comme beaucoup, je me déplaçais toujours avec un sac de couchage en bandoulière, car nous, les dirigeants, avons le devoir d'aller partout et à toute heure.

Nous nous installâmes dans la salle de répétitions de l'école de théâtre. La pièce noire donnait une touche de romantisme à la bougie que nous allumâmes. Nous bûmes quelques gorgées de vin, nous nous caressâmes, nous embrassâmes, je la déshabillai, elle me déshabilla, et nous continuâmes les caresses, *Ding dong ding dong, son las cosas del amor*, abrités par la chaleur du sac de couchage.

— Marly, Marly comment ? lui demandai-je en lui mordillant une oreille.

Sa langue s'enroula à la mienne. C'était des baisers sorcières, comme disent les paroles d'un tango.

— Alors, comment ? Je veux savoir ton nom, insistai-je, mais à ce moment précis entrèrent deux délégués qui venaient me chercher.

— Désolé, mais il y a des problèmes plus importants que l'amour, dit l'un.

— Ne bois pas tout le vin. Et ne t'endors pas, dis-je à Marly pendant

que je m'habillais.

— *Ding dong ding dong, son las cosas del amor*, répondit-elle.

Les problèmes devaient être traités dans la salle de sculpture. Nous nous y rendions quand un des délégués déclara :

— Elle est craquante, la petite camarade. Un vrai canon.

— Qu'est-ce qu'elle fait comme études ? voulut savoir l'autre.

Je ne sus que répondre. Brusquement je me rendis compte que je ne lui avais pas demandé ce qu'elle faisait ni où elle vivait.

La réunion dura des heures. À la grève étudiante se joignaient les ouvriers du cuir et de la chaussure, et les employés de la voirie feraient une grève de vingt-quatre heures par solidarité avec les étudiants. Le grand problème c'était les pro-chinois de l'école de philosophie, qui continuaient à taxer la grève de bourgeoise.

Nous discutâmes, tombâmes d'accord pour remercier, par un meeting au conservatoire, ceux qui avaient témoigné leur solidarité et renforcer le travail des volontaires de cuisine pour nourrir les ouvriers qui se joignaient à nous. Quant aux pro-chinois, chacun fut laissé libre de leur botter le cul avec le pied de son choix.

Je revins à la salle de répétitions. La bougie était à moitié consumée. De même que la bouteille de vin, mais le sac de couchage était vide et les vêtements de Marly avaient disparu.

Je l'attendis, la cherchai dans toute la faculté, mais je ne la retrouvai pas.

Pendant les jours qui suivirent, un œil sur la police et l'autre sur mon côté de la barricade, je la cherchai. La question « Quelqu'un a vu la camarade qui était avec moi ? », je l'ai répétée des centaines de fois, et la réponse était toujours la même : « Non, je ne l'avais jamais vue avant. Mignonne, la petite camarade, non, je ne l'ai jamais vue. »

La grève triompha. Nous fîmes la réforme. Victor Jara composa un hymne qui disait : « Tous les réformistes sont révolutionnaires. » La jeunesse participa activement aux dures journées qui conduisirent au triomphe électoral de Salvador Allende, deuxième étape de notre révolution, et j'oubliai Marly.

Non. Je ne l'oubliai pas. J'avais de trop nombreuses tâches à accomplir pour empêcher qu'une histoire confuse et inachevée ne me détourne de mes efforts. Mais chaque fois que je me retrouvais dans le sac de couchage, je sentais son odeur et j'entendais sa voix qui fredonnait *Ding dong ding dong, son las cosas del amor*.

Les mille jours du gouvernement d'Allende passèrent très rapidement. Puis arriva la longue nuit de terreur et de mort. L'adieu définitif et forcé de tant de camarades de barricades et de rêves.

J'eus vingt-cinq ans dans une prison du Sud, très loin de Santiago. Peu de personnes venaient me rendre visite et je devais me contenter

des lettres de mes parents et des quelques amis qui avaient survécu ou qui étaient en exil, si bien que je me réjouis quand un matin pluvieux on m'annonça que j'avais une visite.

Le parloir était un baraquement, prisonniers et visiteurs devaient s'asseoir sur des banquettes de bois, face à face, en présence de deux soldats qui censuraient les conversations.

Marly continuait d'être une femme très belle. Elle avait maintenant des cheveux courts et ses vingt-cinq ans avaient définitivement formé son corps.

— *Ding dong ding dong, son las cosas del amor*, salua-t-elle et elle me tendit les bras.

— Sans se toucher ! aboya un soldat.

Nous nous regardâmes longuement. Je vis des larmes dans ses yeux, mais pas des larmes de douleur. C'était une façon de dire que le temps nous avait joué un mauvais tour et que bien que je ne sache même pas son nom complet ou véritable, nos noms et notre histoire d'amour étaient écrits dans un livre à l'abri des bûchers.

Sans se soucier des aboiements des soldats, Marly tendit ses mains et me caressa le visage. Elle enleva un pou qui se promenait impunément sur mon crâne rasé et dit :

— Quand tu sortiras, je t'attendrai. Je ne sais pas où, mais je t'attendrai.

Deux ans plus tard je sortis de prison et un mélange de crainte et de désir me fit hésiter à franchir la porte de la liberté. Et si elle était la mort ? La mort amoureuse de moi, et moi amoureux d'elle. Personne ne m'attendait, alors oscillant entre la joie et la tristesse, je me mis à marcher.

On peut vivre en bien des lieux, l'un s'appelle pays, un autre s'appelle exil. Un autre s'appelle là où diable je me trouve.

L'avais-je oubliée ? Non. J'aimai honnêtement des femmes qui m'aimèrent de la même manière. Parfois l'amour s'épuisa et je ne sus comment le ranimer, d'autres fois il se refroidit et je ne sus de quel feu le réchauffer.

Les années passèrent. Les chansons de Leo Dan, des Beatles, de Piero et de Leonardo Favio devinrent des échos de la partie heureuse de ma mémoire. Le chemin de la solitude s'ouvrit comme une invitation, jalonné de bars où le vin est gratis et où les femmes sont des prothèses pour la boiterie de l'âme.

Vingt-cinq ans après ma première rencontre avec Marly, je conservais encore les bonnes manières apprises au Centre catalan, et c'est peut-être pour cela que lors d'un voyage à Santiago je me mis à chercher la vieille bâtisse pour, en une cérémonie d'intime nostalgie, l'ajouter à l'inventaire de mes pertes.

La salle des banquets était devenue un entrepôt d'appareils ménagers et la salle de bal un lugubre bar topless. J'entrai, allai au comptoir, et à la femme aux seins pendants, qui s'efforçait de paraître attirante, je demandai un whisky avec des glaçons.

— Tu m'offres un verre ? me proposa une autre femme aux seins énormes.

— Pas maintenant. Plus tard, peut-être. Excusez-moi, répondis-je avec mes bonnes manières d'autrefois.

Je bus lentement. Mes pieds au contact d'un sol mou m'indiquèrent qu'au parquet impeccable on avait substitué une moquette. En s'accoutumant à la pénombre, mes yeux me dirent que les portraits d'illustres Catalans avaient été remplacés par des photos de *Playboy*.

Je sentis une main qui se posait sur mon épaule et en me retournant, avec l'intention de dire non, plus tard peut-être, je regrette, j'entendis la voix unique de Marly.

— *Ding dong ding dong, son las cosas del amor.*

Nous sortîmes de là en toute hâte. Dehors, la lumière du jour m'aveugla et je remerciai qu'il en soit ainsi parce que je pus découvrir Marly lentement. À mesure que mes pupilles s'accoutumaient aux scintillements solaires, je m'accoutumai à sa présence.

Les années avaient aussi passé sur elle. Nous nous touchâmes ici et là une ride, un cheveu, une blessure, et la main dans la main nous commençâmes à marcher dans cette ville qui un jour avait été la nôtre.

— Tu aimes encore Leo Dan ? demanda-t-elle alors que nous achetions des cartes postales pour les amis.

— Et Leonardo Favio. *Ding dong ding dong, son las cosas del amor.*

— Et les poètes ? Moi, j'aime Benedetti, annonça-t-elle.

— Moi aussi. Et Gelman. Et Atxaga, ajoutai-je.

— Moi aussi ! s'exclama-t-elle en s'approchant d'un vendeur d'œillelets.

L'hôtel nous attendait comme un temple depuis longtemps préparé pour nous. Nous nous déshabillâmes avec calme, non par fierté des muscles ou de la perfection des corps, mais parce que nous comprenions que ces corps, avec toutes leurs traces, étaient le support d'une histoire qui venait de commencer. Nous nous aimâmes lentement, non pour les bonnes manières apprises au Centre catalan, mais parce que nous cherchions dans le plaisir le chemin de la meilleure des fatigues. Et ensuite nous parlâmes en oubliant hier et demain, car les paroles sont comme le vin, elles ont besoin de repos et de temps afin que le velours de la voix livre leur saveur finale.

Maintenant, au bord de la mer je la regarde, je sais tout d'elle et je l'oublie pour le plaisir de la connaître de nouveau, vérité contre vérité,

doute contre doute, certitude contre certitude et peur contre peur, car, que diable, c'est ainsi, *ding dong ding dong*, que sont les choses de l'amour.

Trad. A. M. M.

L'ÎLE

« Elle a voulu rester en voyant ma tristesse mais il était déjà écrit que, cette nuit-là, je perdais son amour... »

« Garçon, servez-moi dans un verre ébréché je veux saigner goutte à goutte le poison de son amour... »

« Aujourd'hui tu vas entrer dans le passé, le passé de ma vie... »

Encyclopédie populaire de l'échec sentimental latino-américain

J'ai dit adieu, mon amour, et j'ai refermé doucement la porte parce que l'instinct du mâle blessé cherchait peut-être un moyen d'alléger la pierre tombale. D'un pas accablé, j'ai descendu pour la dernière fois les escaliers de marbre, j'ai vu mon reflet dans les miroirs des paliers et j'ai su que je ne reviendrai jamais.

Il faisait froid à Hambourg. La neige de janvier, légère et absurde, tombait lentement en énormes flocons qui tournoyaient avant de recouvrir les voitures, les tilleuls dénudés et mes épaules, comme une pellicule de douleur.

Il n'est pas facile de marcher sous la neige, les moustaches gèlent, les lèvres sont douloureuses, les yeux souffrent et pleurent involontairement, les pas manquent d'assurance et la démarche prend le rythme craintif de la prudence.

J'ai parcouru trois cents mètres sans rencontrer la moindre femme talonnée par la peur de la nuit, le moindre noir effrayé par la neige promenant des chiens qui ne lui appartenaient pas, ou le moindre policier las de remplir son devoir fastidieux jusqu'au moment où, sur l'esplanade de Dammtor, l'horloge lumineuse de la gare m'a invité à retrouver un peu de chaleur. Le métro ne se remettrait pas à fonctionner avant deux heures et les quais couverts de neige m'ont fait penser au docteur Jivago perdant Lara pour la première fois. Un poivrot en haillons occupait un banc et m'a fait signe d'approcher. D'une voix pâteuse, il m'a demandé une cigarette, j'en ai allumé deux et je lui en ai tendu une. Pour me prouver sa gratitude il a grogné que le train de marchandises à destination de Lübeck avait du retard.

— Et tout ça à cause de quatre flocons de neige, a-t-il ajouté.

Histoire de dire quelque chose, je lui ai suggéré :

— Ou parce que le conducteur est au lit avec une belle femme et

qu'il se fout complètement de sa cargaison.

Il m'a regardé dans les yeux :

— Tu as un grand coup de cafard, hein, camarade ?

Le cafard ? Il n'y avait pas encore une heure que j'avais commencé à broyer du noir après avoir murmuré une kyrielle de concepts comme honnêteté, relations durables, pièges et autres arguments du tango qui, au fur et à mesure qu'ils sortaient de ma bouche, me paraissaient stupides et sans conviction. Un discours de mâle aux abois.

Je me suis assis à côté de lui. Ce poivrot empestait tellement l'alcool que son corps dégageait une chaleur contagieuse. J'ai gardé le silence tandis qu'il entonnait une chanson de Hans Albers, une sorte de Carlos Gardel hambourgeois. Elle racontait combien c'est formidable de marcher dans la Repperbahn, la rue des putes, à minuit et demi. C'était là une description du paradis beaucoup plus intéressante que celles de la Bible et du Coran réunis.

Un train s'est annoncé par trois longs coups de sifflet et il est passé à toute vitesse sous nos yeux.

— Le vieux train de marchandises de Lübeck. On dirait bien que le conducteur n'était pas dans les bras d'une poule, a commenté le poivrot.

J'ai voulu rire, mais il arrive parfois que les ordres du cerveau se fourvoient, se croisent, se court-circuitent, quelque chose foire dans l'alchimie de la vie. Ce quelque chose m'a secoué d'un spasme et je me suis mis à pleurer.

Le poivrot a respecté mon chagrin puis, quand il a estimé que j'avais suffisamment reniflé, il m'a tendu sa bouteille de *korn*(5).

— Un vrai coup de cafard, camarade, m'a-t-il dit d'un air pensif.

Avec mon gant j'ai essuyé un peu de sa salive sur le goulot et je me suis envoyé une bonne rasade. L'eau-de-vie de blé est descendue dans ma gorge comme une boule de feu et le corps a accueilli avec reconnaissance cette chaleur nécessaire.

— Il y a une demi-heure, j'ai dit adieu à la femme que j'aime, ai-je murmuré en lui rendant sa bouteille.

— Merde. Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Souffrir comme une bête. Il n'y a rien d'autre à faire. Et le pire de tout, c'est que je souffre dans une langue qui n'est pas la mienne.

— Putain de merde. Et normalement tu souffres dans quelle langue ? m'a-t-il demandé en m'offrant de nouveau la bouteille.

— En espagnol, lui ai-je répondu avant de m'envoyer une nouvelle rasade.

— *La rana de San Roque no tiene rabo*(6), s'est-il écrié avant d'éclater d'un rire tonitruant d'alcoolique.

J'ai hésité entre lui balancer un coup de pied dans la tronche ou lui donner deux cigarettes. J'ai finalement choisi la deuxième option et je me suis dirigé vers la rangée de téléphones publics. Je savais que chez moi, dans ma maison, ma maison trahie, une femme, ma femme, dormait sans se douter de sa victoire, car elle venait de gagner une bataille où l'amour avait battu en retraite la queue entre les jambes.

— J'ai un problème. Je ne peux pas t'en dire davantage. J'ai besoin d'être seul un jour ou deux.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as eu un accident ? Dis-moi quelque chose. Tu as une drôle de voix.

— J'ai besoin d'être seul. Un jour ou deux. Ne t'en fais pas...

J'ai raccroché. Au même moment les lumières des guichets se sont allumées et le kiosque à journaux a levé ses rideaux de fer.

Devant les échecs, mieux vaut revenir sur ses pas, a écrit Robert Arlt, et j'ai décidé de suivre son conseil.

J'ai demandé un billet pour Westerland et la guichetière m'a regardé avec surprise.

— Westerland, sur l'île de Sylt ? a-t-elle voulu s'assurer.

— Exactement. C'est là que je veux aller, lui ai-je répondu en lui passant la monnaie.

Sans sortir de sa surprise, elle a précisé :

— Vous devez changer de train à Niebüll. Les gens vont rarement sur l'île en plein hiver.

Dans le wagon il y avait une femme qui, à peine assise, a commencé à tricoter un pull-over, et moi qui ai commencé à tricoter des souvenirs, la tête appuyée contre la fenêtre.

Au bout de cinq minutes, une voix impersonnelle s'est fait entendre dans les haut-parleurs « Prochaine station : Altona. Cinq minutes d'arrêt. » C'est là que tout avait commencé un après-midi de juin.

Franz Joseph Strauss, un politicien bavarois ami de tous les dictateurs d'Amérique latine, avait commis le péché de venir à Hambourg et s'était retrouvé face aux protestations de plusieurs milliers de jeunes Allemands auxquels s'étaient ajoutés les exilés latino-américains. La bataille avec la police avait été longue et s'était terminée, comme toujours, par la victoire des forces de l'ordre. À six heures de l'après-midi on avait appris que les flics avaient jeté un jeune homme sur les rails du métro et qu'on avait ramassé son cadavre à la petite cuillère. Dans la bouche des manifestants, on était passé de « flics de merde » à « cochons de nazis » et, à un certain moment de la bagarre, près de la gare d'Altona, un sacré coup sur la tête m'avait laissé à moitié groggy. Si je ne m'étais pas effondré, c'est parce que des bras m'avaient soutenu et éloigné du champ de bataille.

C'est ainsi que je fis la connaissance de Kurt, le vieux Kurt. Assis

dans un bar, tout en appliquant une poche de glace sur ma bosse, il demanda deux pintes de bière du nord, la plus raide, l'incomparable Jever, avec ses deux petits verres de *korn* respectifs, et il se présenta :

— Voilà comment je vois les choses : tu as un bel œuf sur la tête et je m'appelle Kurt, je suis un bon samaritain mais je n'aide que les rouges. *Prosit !* me dit-il en levant son verre.

Il parlait *platt*, le dialecte de Hambourg qu'il enrichissait avec l'argot du port. Pourtant il n'avait pas l'air d'un docker, ses mains étaient soignées et sa barbe de marin soigneusement entretenue. Il avait de l'allure et, quelques mois plus tard, je l'ai vu revêtir avec la même aisance le classique « trolley » en laine bleue, la vareuse de marin également bleue et la non moins bleue casquette de prolétaire, la *hamburger Mütze*, ou encore le smoking à revers de soie.

À la cinquième tournée de bière, on commença à être amis, on maudit à grands cris tous ceux qui le méritaient et bénit tous ceux qui étaient de notre avis. À la dixième tournée, deux Argentins rejoignirent notre table, deux survivants de la dictature de Videla dûment arrosés par les lances à eau de la police. Soudain, le vieux Kurt demanda si quelqu'un avait faim et répondit au oui collectif par une invitation à venir manger un morceau chez lui.

La nuit de juin était chaude et sans nuages. On prit un taxi et, fenêtres ouvertes, on quitta le Hambourg populaire pour se diriger vers les quartiers riches. Ottmarschen, Blankenesse, Wedel. Là, le vieux Kurt dit au chauffeur de tourner en direction de l'Elbe.

— Vous connaissez le vieux loup de mer ? nous demanda-t-il.

Personne ne le connaissait. On se laissa donc conduire jusqu'à une sorte d'observatoire, une tour illuminée dotée de deux puissants haut-parleurs en saillie.

— Attendons un peu. Fumons et attendons, proposa le vieux Kurt.

Dix ou quinze minutes plus tard, un bateau fit son apparition ; il remontait le fleuve vers son embouchure en direction de Cuxhaven et de la haute mer. Quand il passa devant nous, je vis qu'il battait pavillon chilien mais je n'eus pas le temps de faire de commentaires car, au même moment, la voix du vieux loup de mer remplit le paysage tout entier :

— *Ohé ! Équipage du Lebu, navire marchand faisant route vers Valparaíso, son port d'attache, avec escales à Rotterdam, Santos, Colón, Guayaquil et Callao. Bon retour au pays. Bon vent et bonne mer. Ohé ! Ohé ! Ohé !*

L'équipage du *Lebu* répondit par trois coups de trompe et le bateau se perdit dans l'horizon nocturne.

— C'est un vieux capitaine qui salue l'arrivée et le départ des bateaux. Personne ne le paie pour ça. Quand il a pris sa retraite, il a

acheté le terrain, construit sa tour et peut ainsi continuer sa vie de marin. Par tous les diables, bénissons-le ! proposa le vieux Kurt et on s'exécuta.

Encore émus par le vieux loup de mer, on arriva un peu plus tard dans une maison qui dominait le fleuve. Aussitôt le vieux Kurt s'empessa de nous indiquer un meuble-bar bien garni, une boîte de havanes, et appela quelqu'un portant un prénom de femme.

J'ai appris au Mexique qu'avant les tremblements de terre les chiens hurlent sans raison, les coqs chantent à des heures indues et le bronze des cloches émet un sifflement de reptile.

Je sentis tout cela en voyant Silke pour la première fois.

Le vieux Kurt fit les présentations :

— Voici ma femme et voici des amis affamés et trempés.

Les chiens hurlèrent quand je pris sa main, les coqs chantèrent quand elle approcha son visage, tous les cuivres et tous les reptiles se mirent à siffler quand ses lèvres effleurèrent fugacement ma joue pour me donner le baiser de bienvenue.

Je n'avais jamais vu de femme aussi belle. Dans la splendeur de ses quarante ans, son corps offrait la surprise constante de la perfection, ses longs cheveux blonds avaient exactement la couleur d'un rayon gorgé de miel et le bleu intense de ses yeux parlait de voyages sur toutes les mers, par toutes les bonaces et toutes les tempêtes. Sa splendeur échappait au cliché, par ailleurs tout à fait juste, de la beauté des Allemandes du Nord. Elle était beaucoup plus que cela : cette femme était une apothéose.

On se disposa à dîner sur une terrasse au bord de l'Elbe, autour d'une table éclairée par des bougies dont les reflets se prolongeaient dans l'eau. Le « morceau » promis par le vieux Kurt prit la forme d'un magnifique plateau de charcuterie et de fromages, de nombreuses bouteilles de vin firent leur dernier voyage depuis la cave et, plus tard, tandis que le vieux Kurt racontait aux Argentins des histoires sur l'Elbe, à ma grande surprise, Silke me demanda en espagnol si je connaissais des poèmes de Neruda.

— *Ce soir, je peux écrire les vers les plus tristes...*

En Amazonie, j'ai appris que la peau et les os pressentent l'ouragan.

— ... *écrire, par exemple, la nuit est étoilée et les astres bleus frissonnent au loin...*

L'ouragan s'empara avec furie de ma peau et de mes os. Ses yeux, fixés sur les miens, semblaient faire une seconde lecture des vers de Neruda. Une lecture de femelle : elle n'écoutait pas ce que je disais mais le sentait.

— ... *le vent de la nuit tourne dans le ciel et chante...*

Le Poème n° 20 sortait de ma bouche mais, dans mon cerveau,

résonnaient les vers de Maïakovski : *Arrête-toi, comme le cheval qui devine l'abîme sous ses sabots, sois sage, arrête-toi*. Mais moi je ne voulais être ni un cheval ni un sage et l'abîme était une irrésistible invitation bleue.

L'unique passagère du wagon tricotait d'un air absent, elle ignorait peut-être la taille du propriétaire de ce pull-over, ou ne s'en souciait pas, mais elle tricotait comme si son travail était la chose la plus nécessaire du monde. De la même façon, nouer et dénouer mes souvenirs était pour moi la plus urgente des nécessités.

À Niebüll, un brouillard épais donnait un caractère spectral au paysage enneigé. J'ai pensé à Hamlet, solitaire au milieu des fantômes, et je me suis dirigé vers le quai où le train pour Sylt attendait les rares voyageurs. Tout près, il y avait la mer, le *Wattenmeer* de Klaus Störtebecker, ce pirate de l'Elbe qui, avec un véritable courage, précéda la bonté factice de Robin de Bois, il y avait aussi ce Nord tant cherché que le brouillard empêchait de voir.

Avant de monter dans le wagon, je suis allé acheter une flasque de vodka dans un kiosque et, une fois assis, j'en ai bu la première goulée. J'étais le seul passager et j'ai apprécié cette solitude qui me permettait de parler à haute voix si je le voulais. Je devais avoir dix ans quand, à des milliers de kilomètres de Niebüll, en Patagonie, j'avais vu un homme parler tout seul, j'avais demandé à mon père si ce type était fou :

— C'est possible mais, le plus probable, c'est qu'il parle avec un ami invisible, m'avait-il répondu.

J'ai commencé à parler tout seul. J'ai dit d'abord que, de toutes les régions du monde, celle-ci était ma préférée car la solitude des côtes de la Frise me rapprochait d'un pays dans lequel je ne pouvais pas revenir et tempérait la nostalgie que je niais rageusement chaque fois qu'on me demandait si mon coin de terre me manquait. J'ai dit ensuite combien j'aimais les prénoms brefs et sonores de ses habitants. Les hommes s'appelaient Dirk, Jan, Jörg, Hark et les femmes Anke, Elke, Silke. La sonorité de ces prénoms était en harmonie avec leur dialecte, le *platt*, qui avait la cadence des vagues quand elles viennent se fracasser contre les rochers.

Silke s'obstina toujours à me parler en espagnol ou en *Hochdeutsch*, l'allemand unifié qui permettait à un Bavarois et à un Prussien de se comprendre, mais j'insistais pour qu'elle utilise son dialecte. Ses lèvres formulaient les mots, ses yeux les magnifiaient, elle enjolivait les adjectifs en passant ses doigts dans ses cheveux blonds et les mots les plus beaux n'avaient pas l'éclatante fraîcheur de ses dents.

Un mois après avoir fait connaissance, Kurt et Silke m'invitèrent à faire une promenade au bord de l'Elbe. Ce serait un pique-nique :

savoureux jambon de Westphalie, vin du Rhin, pain aux cinq céréales cuit par les boulangers locaux. Plusieurs amis du couple se joignirent à la balade et, au crépuscule, Silke me proposa de nous éloigner pour observer une colonie de cormorans. Nous marchions sur la plage de galets quand, à un certain moment, la voyant perdre l'équilibre, je pris sa main. C'est ainsi que nous avons poursuivi notre chemin. Les cormorans ouvraient leurs ailes au soleil couchant et je sentais la fragilité de ses doigts.

— Les mains sont les seules parties du corps qui ne mentent pas. Chaleur, sueur, frémissement, et force. Voilà le langage des mains, dit-elle, sans quitter des yeux les oiseaux.

J'ai ouvert ses doigts pour les entrelacer aux miens et j'ai senti sa chaleur, sa sueur, ses frémissements et sa force.

— Maintenant, dis-le en *platt*.

Elle s'est exécutée tandis que ses doigts cherchaient et choisissaient la meilleure façon de s'installer commodément entre les miens.

Le *platt*. Je n'ai jamais réussi à le parler avec aisance mais j'adorais l'entendre quand le vieux Kurt s'entretenait avec les pêcheurs de crevettes de Litz. Il leur posait des questions sur leurs bateaux, l'humeur imprévisible de la mer, les dangers guettant leur passage dans les eaux froides du Groenland que ces hommes conjuraient par des rires sonores et de longues rasades de bière.

Le vieux Kurt aimait tout ce qui concernait la mer. Il avait toujours voulu être marin, non pas dans la marine de guerre mais dans l'autre, celle de ces capitaines nostalgiques qui, à Hambourg, vident quelques verres dans les débits de boissons proches du foyer des marins de Landungsbrücken. On y fume tous les tabacs du monde, l'arôme piquant du bon cavendish se mêle à celui du rhum, de la bière et des pommes de terre en robe des champs offertes gratuitement aux clients. Les capitaines parlent en donnant des coups de poing sur la table pour souligner leurs « que le diable emporte par leur fond de culotte tous ces fils de pute qui naviguent sous des pavillons de complaisance ». Alors le vieux Kurt tapait lui aussi sur la table, criait « *noch ne* » pour offrir une nouvelle tournée aux marins déjà prêts à raconter leurs aventures sur toutes les mers. Et le tabac, le rhum, la bière et les patates mêlaient leurs parfums à celui des orages, des naufrages, des nuits de veille dans la solitude du pont pendant les traversées de l'Atlantique ou le passage redoutable du Cap Horn jusqu'au moment où l'un des vieux navigateurs éclatait de rire avant de dire : tout ça, c'est très beau et très intéressant, mais moi, dans les Malouines, je me suis tapé une dame kelper(7) honorablement mariée avec un monsieur kelper et je peux vous jurer qu'elle faisait un délicieux gâteau de courge.

— Il voulait être un de ces marins, me dit Silke au début de l'automne au cours d'une promenade au bord de l'Alster.

On se voyait seul à seul mais on se contentait de se tenir par la main, en unissant nos doigts avec la force du désespoir. Parfois, je mettais mon bras sur ses épaules pendant que nous regardions nager silencieusement les cygnes, plongés dans un autre silence, aussi épais que l'eau dormante, pour ne pas dire ce que nous aurions voulu dire car ces mots nous auraient entraînés dans un labyrinthe dont nous n'aurions pu ni voulu sortir.

Chacun de nous se battait avec son propre présent, sachant que nous nous offrions mutuellement ce dont nous avions toujours rêvé, mêlé aux rêves de l'autre, enfiévrés et déchirants. Les assumer revenait à renoncer à ce que la vie pouvait nous offrir de meilleur et marquer l'avenir du sceau de la trahison. Silke avait quarante-deux ans et moi trente-huit, nos corps brûlaient d'un feu qui parvenait à peine à maintenir les murs d'acier d'un silence dans lequel nous nous sentions néanmoins heureux et protégés de nous-mêmes.

Le vieux Kurt aurait voulu être un de ces marins mais la vie en avait décidé autrement et il s'était contenté de lire Conrad, Melville, Stevenson, d'aimer avec ferveur Maqroll le Gabier, ce personnage d'Alvaro Mutis qu'il appelait son grand ami quand il parlait avec d'autres marins dans sa maison toujours ouverte aux gens de mer. J'entendais moi aussi l'écho de sa voix mais toute l'attention de mes oreilles se concentrait sur ce que disait Silke. Elle avait l'habitude de me parler en me regardant dans les yeux et la certitude d'un naufrage inévitable dans le bleu profond de ses pupilles me faisait trembler.

Le train a commencé à s'ébranler, à se perdre dans le brouillard, et je me suis rappelé que le vieux Kurt avait été sur le point de prendre la mer à vingt-cinq ans, dans un vapeur loué par sa famille pour ramener des bois et des engrais du Chili. Mais la guerre avait éclaté et il avait été appelé sous les drapeaux.

Le vieux Kurt était de souche aristocratique, il avait étudié le grec et le latin et, si on ajoutait à cela la fierté proverbiale des habitants de la Hanse, on pouvait parfaitement comprendre son mépris pour les nazis. Il les considéra comme une bande de vulgaires criminels, de jobards qu'il ne servirait jamais et, à la première occasion, il déserta et rejoignit la résistance, d'abord à Hambourg, puis en Norvège pendant son exil. Ce genre de passé expliquait sa sympathie pour nous, les perdants du Cône Sud de l'Amérique, qui insistions pour rebâtir en Allemagne les murs fragiles de la vie.

Silke n'était pas de souche aristocratique et n'en avait pas besoin. Ses parents étaient des rouges, ils faisaient partie de ceux que la bête vert-de-gris haïssait le plus. Spartakistes, experts en clandestinité, ils avaient lutté jusqu'au bout sans faiblir et sans renoncer à ce qu'ils

croyaient juste. Le père, artisan spécialisé dans la restauration d'antiquités, finit ses jours au camp de concentration de Neuengamme. Moins de six mois avant la capitulation de l'Allemagne, il cracha ses poumons à la suite des raclées, du froid, du travail d'esclave imposé par les vainqueurs vaincus. La mère réussit à survivre, cachée au milieu des animaux, et prit soin de Silke et de sa sœur Anke avec laquelle elle partageait la même intelligence aiguë et la même beauté déconcertante.

La mer fouettait les deux côtés du convoi. Il avançait sur l'étroite ligne du Hindenburgdamm, cette plate-forme de béton qui supportait les voies et, pendant presque une heure, transformait le train en un transatlantique à la merci des vagues. Je me suis souvenu que le vieux Kurt s'était servi de ce prodige architectonique pour me raconter comment il avait connu Silke.

— Je défendais mon célibat, c'était pour moi un espace naturel tout comme Sylt qui continuerait à être une île jusqu'à ce que la mer vienne lui arracher le dernier morceau, mais voilà qu'un matin, alors que je regardais les dockers décharger les bananes d'un bateau en provenance du Costa Rica, je l'ai vue venir droit sur moi. Chacun de ses pas réduisait les vingt mètres qui nous séparaient et cette vision n'était pas due au premier verre du matin. J'ai voulu fuir mais mes jambes ont refusé de m'obéir et, quand elle s'est arrêtée devant moi pour me demander de lui faire la monnaie pour regarder à travers la longue-vue, j'ai couru, crois-moi, j'ai couru comme un athlète jusqu'à la boutique de souvenirs et j'y ai acheté le plus grand de leurs modèles. Je suis revenu à toute vitesse et je lui ai donné la longue-vue. Elle n'y comprenait rien et encore moins quand je lui ai dit : « Prenez, tout ce que vous y verrez sera à vous. » Plus jamais je ne lui ai vu cet air de confusion amusée et j'en ai profité pour me présenter, avouer mes soixante-cinq ans et mon célibat obstiné. Elle a accepté mon invitation à boire un apéritif et, que te dire de plus, tout comme un ponton solide a transformé l'île de Sylt en une péninsule, sa façon de regarder m'a rattaché au monde des hommes mariés. Et je veux bien être maudit si j'ai exagéré quoi que ce soit dans cette histoire.

Quand je lui ai récité les vers du *Poème n°20* de Neruda, sa rencontre avec le vieux Kurt datait de trois ans. Ils formaient un couple heureux, le mien l'était aussi. Peut-être partagions-nous l'ignorance d'un mécanisme fondamental : celui du hasard. Borges avait bien raison : « Nous savons très peu de choses sur les lois qui régissent le hasard. »

Au milieu du Hindenburgdamm, le vent du nord s'est mis à fouetter le train avec violence. Les vagues mouillaient les vitres et, aussitôt, les fortes rafales de vent leur rendaient la transparence qui me permettait de retrouver le gris sévère de la mer et du ciel. Il était très difficile de

savoir où se situait la ligne de démarcation mais peut-être était-il plus humain de l'ignorer, comme nous l'avait dit le vieux Kurt à la fin d'un dîner inoubliable.

Le vieux Kurt avait réuni cinq de ses amis les plus proches, au nombre desquels il me comptait, pour dîner au Vier Jahrezeiten, le restaurant mythique qui recevait ses clients au son de la musique de Vivaldi à condition de leur voir porter le smoking de rigueur. Nous avons fait un somptueux repas, bu les plus grands vins, le meilleur cognac espagnol, fumé les fabuleux cigares de Vuelta Abajo et, quand le garçon lui apporta discrètement l'addition dans un sous-main en cuir, il enleva un des boutons en or de son gilet avec la même discrétion et murmura : comme d'habitude, vous partagerez la différence avec vos collègues. Cette cérémonie était sa façon de rendre hommage à la vie et à l'amitié : inviter ses amis et payer avec un bouton en or. Les autres connaissaient déjà cette habitude et la saluèrent par des plaisanteries auxquelles je m'associai. Le vieux Kurt applaudit, lui aussi, aux bons mots et, quand les rires se calmèrent, il leva son verre et parla sans quitter des yeux le miracle ambré du cognac :

— Hier j'ai vu mon médecin. Camarades, j'ai un cancer en phase terminale, je suis suspendu à un fil et je crois plus humain de ne pas penser à quel moment il va casser. Il n'y a rien à faire si ce n'est boire et être heureux. *Prosit* ! Et merci d'être là.

J'ai été le seul passager à descendre du train à la gare de Westerland. Les informations sur le tourisme estival, les photos des dunes, paradis des nudistes, les cafétérias privées de leurs stores, les glaciers fermés, les bicyclettes à louer plongées dans le long sommeil de l'hiver donnaient aux rues l'aspect d'un décor de film de Bergman prêt pour le tournage. Près de la gare, j'ai trouvé une agence de location de voitures, je me suis renseigné et, après m'avoir fait attendre une demi-heure, un homme somnolent m'a donné les clés d'une Volkswagen.

Quand j'ai pris la route de Westerland à Keitum, je me suis rappelé le nombre de fois où je l'avais empruntée avec Silke. Les jours étaient alors ensoleillés et peignaient d'or les coupoles des églises et les toits de paille des maisons accueillantes. Nous y avions parfois fait halte pour savourer l'exquise cordialité de leurs habitants et boire un thé dans les tasses délicates qui faisaient l'orgueil de leur propriétaire. Des gens qui connaissaient la dureté de la vie et, par conséquent, profitaient de ce qu'ils avaient avec une passion digne d'envie. Combien de fois avions-nous laissé la voiture au bord du chemin pour suivre, main dans la main, les sentiers tracés dans les dunes, voir la mer et nous réfugier dans le silence salvateur qui, malgré sa force, ne parvenait pas à occulter l'amour refoulé et l'art déterminant de

respirer, vieux comme le monde.

Aujourd'hui, par contre, la neige recouvrait la paille des toits et les dunes émergeaient à peine sous le manteau blanc.

— Les Romains, les Vikings, les Normands sont passés par là sans s'y arrêter. Il n'y a que les gens d'ici, accrochés à leur île, car ils savent parfaitement que la mer leur en arrache des morceaux à coups de griffes comme une malédiction inexorable. Dans chaque famille, la mer a emporté un époux, un fils, des petits-fils, des ancêtres, c'est pourquoi ils font preuve d'une telle compassion envers les corps rejetés parfois par la marée, – m'expliquait Silke en m'indiquant de la main les contours de l'île, environ trois mois avant que le vieux Kurt nous annonce la proximité de sa fin, sans savoir que ses paroles entraîneraient ce voyage dans la neige et le vent.

Le vieux Kurt supporta avec stoïcisme les affres de son cancer du pancréas. Il serrait les dents sans se plaindre et, quand les calmants ne soulagèrent plus sa douleur, il entra en clinique pour y mourir tranquille et sans faire d'histoires. C'est là que je lui rendis visite deux jours avant sa mort :

— Parlons franchement, camarade, me dit-il avec ce qui lui restait de voix. Silke et toi éprouvez l'un pour l'autre un sentiment profond, je le sais, mais tu n'y as pas succombé pour ne pas trahir notre amitié. Je ne te dirai pas merci car seuls les imbéciles saluent la décence, par contre je te demande une chose, c'est que ma dernière volonté soit respectée et j'en exige une autre : rends-la heureuse.

Puis ce fut le silence, définitif pour le vieux Kurt et plein de dignité dans les yeux de Silke cachés derrière des lunettes noires. Pendant plusieurs semaines je la vis à peine, juste le temps de lui demander comment elle allait ou si elle avait besoin de quelque chose. Les jours se faisaient plus courts, l'obscurité hivernale gagnait du terrain mais l'homme ne se résigne pas à perdre la lumière. Nous avons repris nos promenades silencieuses au bord de l'Elbe, le froid a, de nouveau, réuni nos doigts transis, nos mains ont retrouvé l'évidence de leur langage de chaleur, de sueur, de frémissements et de force pour dire que nos deux sangs cherchaient à ne former qu'un seul fleuve.

Et ces vœux se réalisèrent, pendant des jours et des nuits illuminés par leur propre lumière, un amour de naufragés nous emporta, refusant le temps, le monde qui s'étendait au-delà des fenêtres, avec le plaisir pour boussole et la fatigue pour récompense, jusqu'au moment où l'aveu désespéré de son amour, son absence totale de disposition à occuper la place secondaire réservée à la maîtresse et la générosité dont elle fit preuve en ne m'obligeant à rien aiguisèrent le tranchant d'une loyauté qui me coupa les veines.

J'ai arrêté la voiture devant l'église de San Severino. La haute tour

était couverte de neige et les environs déserts. Rien n'indiquait que les dimanches, en été, elle se remplissait de gens venus écouter les concerts d'orgue. Après avoir contourné ses murs de pierre, je suis entré dans le petit cimetière et j'ai marché lentement jusqu'à l'extrême limite avec la mer.

Le vieux Kurt avait toujours voulu être marin, il n'y avait pas réussi mais sa dernière volonté fut de partager le destin éternel de ceux qu'il admirait. Il demanda que son corps à peine enveloppé d'un suaire soit déposé dans la sépulture commune des apatrides, là où fraternisent les hommes venus de terres lointaines rejetés par la marée, des hommes pleurés par-delà l'horizon, ces fils de la mer et du vent qui composent l'équipage du grand navire de la mort.

— Eh bien voilà, mon vieux Kurt. Je n'ai pas été capable de respecter tes exigences. Je ne ferai pas son bonheur et je ne serai pas heureux sans elle. Il y a quelques heures, j'ai bu à ses lèvres pour la dernière fois et les mots d'amour n'ont pas résisté à l'ouragan de la raison. Je lui ai dit adieu le cœur brisé. Pour ne pas trahir la vie j'ai trahi l'amour et je n'en suis pas fier. J'ignore ce qu'elle deviendra et ce que je deviendrai. Je ne sais pas si sa douleur rendra la mienne plus supportable ou si c'est le prix à payer pour calmer sa souffrance. Je ne connais pas les vents qui balayent les défaites, je ne sais pas d'où ils soufflent ni si je veux les attendre les ailes déployées. Je suis désolé, vieux Kurt, je prends la fuite, sans but et sans gouvernail, je prends la fuite. Demain, je dirai peut-être que je l'ai enfin oubliée jusqu'au moment où je verrai briller ses yeux au fond d'un verre. Peut-être bâtirai-je ma maison sur d'autres terres jusqu'à ce que la mer me murmure la texture de ses lèvres. J'allumerai un feu, inviterai les miens et les ombres de ceux que j'aime me feront peut-être oublier son absence. Mais il me reste une consolation, un lien qui m'unit à toi : la certitude que nous sommes les seuls, toi et moi, à avoir le droit de trinquer en son honneur. À la tienne ! *Prosit*, camarade !

ULTIME AVATAR DU CAPITAINE VALDEMAR DO ALENTEIXO

Le barbu et l'homme au visage glabre relevèrent les rames pour les protéger du coup de fouet de la vague et restèrent ainsi pendant l'éternité mousseuse de l'écume, les pelles pointées vers un ciel gris et bas comme s'ils rendaient hommage à la progression d'une embarcation mieux grée mais, dans les eaux froides du détroit, il n'y avait rien à saluer sinon la côte escarpée vers laquelle les poussait le mauvais sort. Après quoi, ils reprirent leurs rames et s'appliquèrent de nouveau à faire passer la force de leurs muscles dans les rames, dans les quatre tolets qui les portaient et enfin dans les pelles qui repoussaient l'eau vers la poupe car ils voulaient à tout prix sortir de ce mauvais pas.

« Bons marins », aurait dit le Portugais mais, ballottés comme ils l'étaient en ce moment, il n'avait ni le temps ni l'envie de parler, ni dans sa langue lointaine de navigateur ni dans aucune de celles qu'il avait apprises de chaque côté du détroit. Des langues indiennes qui pour lui, au début, ressemblaient davantage au bruit des galets qu'à des mots, jusqu'au moment où l'obstination coutumière des hommes à vouloir nommer les choses les lui avait fait apprendre pour appeler fiel les entrailles du négrier et ambrosie le souvenir de la femme qui lui rendait visite dans ses rêves.

Le capitaine Valdemar do Alenteixo se mourait et il le savait. Étendu au fond du canot, il supportait avec stoïcisme le roulis d'une mer en furie et avalait avec dégoût l'eau qui parfois le recouvrait. Il utilisait ses dernières forces à tenir l'aviron de poupe, oubliant maintenant d'unir son effort à celui des deux hommes qui tiraient sur les rames, et à tourner légèrement la tête par-dessus son épaule gauche pour regarder avec une certaine perplexité la flèche plantée sur le côté de sa poitrine.

— Maudit soit ce fils de pute de Vasco Núñez de Balboa, grogna le barbu, et l'homme imberbe cracha pour toute réponse. Et l'appeler l'océan Pacifique, tu parles d'une idée, poursuivit le barbu en tirant sur la rame qui, malgré l'élasticité du teck, grinçait avec un bruit d'os qui craque.

— Ta gueule, misérable, murmura le capitaine Valdemar do Alenteixo.

Jamais un marin n'avait osé insulter la mémoire d'un navigateur en

sa présence et l'effort qu'il avait fait pour articuler ces trois mots le fit grincer des dents. Mais, puisqu'il faut souffrir, allons jusqu'au bout, se dit le Portugais et, les yeux perdus sur la flèche plantée dans sa poitrine, il récita l'unique profession de foi :

— Nous sommes des hommes libres, frères de la mer, sans maître ni fouet, pour chacun ce qui n'éveille pas la convoitise, pour tous un toit, un feu et une paillasse. Malheur à celui qui voudrait nous enchaîner ! Si Dieu nous a oubliés, que le diable nous donne des vents meilleurs. Malheur à celui qui offense un fils de la mer !

— Ainsi soit-il, dit l'homme imberbe.

— Ainsi soit-il, répéta le barbu, et tous deux continuèrent à ramer.

La flèche s'était annoncée par un sifflement rapide de reptile malfaisant avant de se planter dans sa poitrine avec un bruit sec, juste un coup, pas grand-chose comparé à une aussi grande douleur de chair ouverte. Vue de haut en bas, elle commençait par trois plumes d'outarde, durcies à grand renfort de résine, fermement fixées dans les fentes par une cordelette confectionnée avec des tripes de guanaco et la tige de bois, fine et cylindrique, présentait de petits mollusques gravés avec une dent de phoque.

Le capitaine Valdemar do Alenteixo avait su alors qu'une flèche anakén avait envahi l'unique véritable bien de l'homme : son corps, et que la mort entourant l'étincelante pointe d'albâtre n'attendait qu'un léger mouvement pour le plonger dans ses eaux bourbeuses. Et pourtant il n'avait pas peur car, toute sa vie, il avait fait ce que son cœur croyait juste et il considérait qu'il l'avait bien employée.

Le barbu, sans cesser de souquer, observa l'horizon que les vagues lui permettaient de voir et s'adressa à l'autre rameur :

— Ouvre bien les yeux, camarade, quelque chose brille à tribord.

— La seule chose qui brille à l'est, ce sont les potences des Espagnols, lui répondit l'homme imberbe.

Ils avaient réussi à mettre le canot dans le sens des vagues. Elles le soulevaient de plusieurs mètres puis le laissaient retomber avec un bruit de bois fatigué. Les deux hommes savaient que le salut se trouvait au nord, dans les canaux ouverts du golfe de Penas, et tout le secret de la navigation consistait à garder les muscles en éveil, à écoper avec les mains à chaque trêve et, surtout, à prendre soin des rames.

— Maudites soient toutes les vérités, dit le barbu.

— Ainsi soit-il, répondit l'homme imberbe en se tournant vers la proue.

Là, dûment attachées, se trouvaient toutes les victuailles sauvées de

la catastrophe : une miche de pain qui, bien qu'enveloppée dans plusieurs épaisseurs de toile, était déjà détrempée, et aussi une outre de vin, maigre souvenir de l'abordage du *Santa Juana*.

L'homme au visage glabre prit l'outre, ôta le bouchon et la tendit à son compagnon.

— À ta santé, Martín Alonso Luna, dit le barbu.

— À la tienne, Sebastián de Larca, répondit l'autre.

Allongé, un bras inutile accroché à la godille, le capitaine Valdemar do Alenteixo les regardait, impassible.

— Vous êtes encore des nôtres ? lui demanda l'homme au visage glabre en lui proposant l'outre.

Pour toute réponse le Portugais grimaça un sourire et resta à regarder les visages des deux hommes qui, réconfortés par le vin, souquaient ferme.

Dans sa position de vaincu, le Portugais voyait la flèche comme un mât. L'eau de mer avait lavé le moindre reste de sang et les boutons de nacre brillaient sur le drap bleu de son pourpoint. Ce vêtement solide le protégeait des intempéries depuis plus de quinze ans. Il l'avait hérité après l'attaque du *Yellow Star*, un brigantin qui naviguait sous pavillon anglais quand cela convenait à son capitaine, mais Bartholomeus Shark n'hésitait pas à en changer et à hisser la bannière des corsaires quand il apercevait des bateaux qui réveillaient sa convoitise.

Le *Yellow Star* venait de piller deux galions espagnols à la hauteur de Copiapó et ses cales regorgeaient d'un joli chargement d'argent.

Forts de cette information obtenue de la bouche toujours plus assoiffée qu'affamée de tous ces hommes maudits par le sort qui, jetés sur la côte par des capitaines indignes ou ayant survécu à mille naufrages, se rassemblaient dans les deux tavernes d'Angostura pour y mendier un pichet de vin ou rêver de leur retour dans leur patrie perdue, les capitaines pirates de la Confrérie du lion blessé s'étaient réunis sur la côte ouest de l'île de la Désolation.

Là, face à la haute mer, ils avaient planifié l'attaque, entourés d'Indiens Selk'nam, Onas et Alacalufes qui, tout contents, assistaient aux réunions des pirates car le vin y coulait généreusement et parce que, en échange des fruits de mer qu'ils apportaient pour le banquet, ils recevaient de superbes couteaux et de quoi se protéger du froid.

Bartholomeus Shark était un corsaire fanfaron. Après avoir attaqué les bateaux espagnols, il avait mis le cap au sud et décidé de se ravitailler dans le port de Coquimbo. Fidèle à ses habitudes, il avait mis à sac les caves, pendu tous les moines trouvés sur son chemin puis

incendié pour la troisième fois la jeune cité dont les habitants terrorisés avaient couru se réfugier à La Serena.

Le *Yellow Star* bien rempli, il s'était dirigé plus au sud, vers le détroit de Magellan, pour gagner l'Atlantique.

La flotte pirate de la Confrérie du lion blessé l'attendait à la hauteur des îles Guaitecas et il n'y avait pratiquement pas eu de combat.

Les capitaines pirates, Valdemar do Alenteixo et les frères Julius et Jan van der Meer ne sillonnaient pas les mers à bord de gros navires de guerre. Ils utilisaient des embarcations légères et rapides, à faible tirant d'eau qui, poussées par le vent soufflant dans les brigantines, se déplaçaient en haute mer comme des abeilles et disparaissaient avec la même facilité dans les canaux, à l'abri de toute surprise. Au retour ils les empruntaient pour rejoindre leurs cachettes australes.

Le *Yellow Star* n'avait pas eu le temps d'utiliser ses canons. Depuis le *Zafiro*, un cotre du détroit de Magellan commandé par Jan van der Meer, il avait reçu deux impacts de coulevrine juste sous la ligne de flottaison et, depuis le pont du *Caronte*, les tireurs de son frère Julius avaient balayé les trois mâts de hune, les mousses et les matelots.

Quand Valdemar do Alenteixo avait fait avancer le *Prometeo* et que les hommes qui naviguaient sous le drapeau noir arborant les traces du vent pour seul ornement s'étaient lancés à l'abordage, ils n'avaient pas rencontré de grande résistance et le peu qu'on leur avait opposé s'était évanoui avec les premières gorges passées au fil du couteau.

Parmi tous les gens méprisables, les pirates de la Confrérie du lion blessé méprisaient particulièrement les négriers. Le capitaine corsaire était l'un des pires et il avait reçu, les dents serrées, le châtiment imposé par le conseil des capitaines pirates : ils l'avaient déshabillé, avaient enduit son corps de goudron et, vingt-quatre fois de suite, avaient fait goûter à son dos les caresses du chat à sept queues.

Ni Bartholomeus Shark ni ses officiers anglais n'avaient compris cette forme de bataille navale. Depuis les canots où ils avaient été abandonnés à la dérive, ils avaient vu le *Yellow Star* disparaître dans les eaux glacées du Pacifique.

C'était un bon pourpoint, ça oui, pensa avec tristesse le capitaine Valdemar do Alenteixo car un froid plus froid que la nuit australe, plus froid que la mer ténébreuse où chaque année s'ébattaient les baleines, et peut-être plus froid encore que le froid de la mort le faisait trembler comme un chien.

Ce doit être le froid de la rage, ou de la peur, se dit le Portugais sans cesser de regarder la flèche plantée sur le côté de sa poitrine. Parfois il levait les yeux dans l'espoir de voir le miracle d'une étoile, une seule, lointaine et à peine perceptible dans le ciel couvert, dans la terrible pénombre unissant le haut et le bas qui commençait déjà à

dévorant le corps des deux hommes qui ramaient en silence.

Maudits rufians mais bons marins, murmura-t-il sans bouger les lèvres.

Il avait fait monter à bord Sebastián de Luarca après avoir coulé le *Don Pedro* en face de la grande île de Chiloé. Il s'était alors emparé d'un butin très apprécié par la Confrérie du lion blessé : plusieurs quintaux de farine de blé, des centaines de fûts de vin et plusieurs pièces d'artillerie légère.

Le jeune homme, les yeux dilatés par la terreur et pris d'un tremblement qui menaçait de disloquer les articulations de son squelette, avait résisté autant qu'il l'avait pu aux efforts des pirates qui essayaient de lui verser dans la bouche une bonne ration de vin cuit. Quand ils y étaient parvenus et qu'il avait reconnu la saveur du moût, il s'était abandonné à son sort non sans avoir auparavant imploré la pitié des hommes qui l'entouraient et voyaient en lui un rebut de la mer plutôt qu'un captif.

Mais il avait accepté de bon cœur le second pichet, bu les paupières closes, senti ses os reprendre leur place et, quand il avait rouvert les yeux, il avait constaté avec une certaine sérénité que sa peau n'avait plus la couleur d'albâtre des noyés et retrouvait le ton ambré de l'animal vivant sur la terre ferme.

— Tu as un nom, jeune homme ? lui avait demandé alors le capitaine Valdemar do Alenteixo, avec vingt ans, plusieurs onces de métal et une flèche de moins dans le corps.

— Sebastián de Luarca, pour vous servir, votre honneur, avait-il répondu en se signant.

— Ça commence mal. Je n'ai pas de serfs et je ne sers personne, avait grogné le pirate avant d'ordonner à ses hommes de faire leur travail : mettre le cap sur le sud-est, en direction des mers d'acier coupées par des canaux aux eaux impétueuses parce que nées dans l'enfer lui-même, comme l'expliquaient si bien les chroniques parlant d'horribles bêtes, de géants dévoreurs de chair humaine avec des pieds énormes et un seul œil ouvert au milieu de la poitrine, et autres fantasmagories qui, racontées par des navigateurs épuisés dans les tavernes de Vizcaya, avaient plus d'une fois fait se dresser la tignasse pouilleuse de Sebastián de Luarca.

Peut-être, se dit le jeune homme, le destin qui l'attendait parmi ces hommes, s'il ne s'agissait pas de démons ayant pris l'apparence d'autres infortunés, serait-il plus amer que l'esclavage auquel étaient réduits les chrétiens tombés entre les mains des pirates morisques.

Les deux hommes avaient de nouveau l'outre à la main quand les

nuages s'entrouvrirent et, par une trouée dans le ciel, la lumière argentée de la lune vint teinter les vagues. La mer commença à se calmer mais pas au point d'annoncer le calme plat et de lâcher le manche, pourtant l'assaut des vagues perdit de sa force et se fit même plus cadencé. Couché sur le dos à la proue du canot, le capitaine Valdemar do Alenteixo vit briller la Croix du Sud et se dit que c'était l'unique croix qu'il acceptait sur un corps qui, lentement, cessait d'être le sien. Déjà, il ne sentait plus ses jambes et le froid l'envahissait du nombril à la tête. À un certain moment, au plus fort de la tempête, il avait pensé arracher la flèche en tirant un bon coup, mais il y avait aussitôt renoncé. Les Anekéns sculptaient de petites dents sur la pointe de leurs dards et, pour s'en débarrasser, il fallait ouvrir les chairs.

À la lumière de la lune et des étoiles, il continua donc à la regarder comme un mât qui aurait poussé sur le côté gauche de sa poitrine, interposant sa présence verticale entre lui et les deux rameurs plongés dans le long silence des vaincus, n'ouvrant la bouche que pour souffler bruyamment ou maudire leur sort.

Le barbu est donc Sebastián de Luarca, murmura le Portugais sans bouger les lèvres. Celui-là même qui, réchauffé par un bon sommeil et remis de sa panique en se réveillant sous des peaux de guanaco bien chaudes – à cause de leurs longs cous il les avait prises pour des peaux de monstres à cinq pattes –, s'était armé d'assez de courage pour s'enquérir de son avenir.

— Je peux te laisser sur la côte nord du détroit, à un jour de marche de San Felipe el Real, mais tu peux aussi rester avec nous, pour toujours. Tu es un homme libre, c'est à toi de décider, Sebastián de Luarca.

Pendant les trois jours de navigation suivants, il avait observé attentivement le Portugais et ses marins. Ses ordres étaient précis et exécutés parce que indispensables. Drôle de capitaine qui tressait de ses mains les mèches des torchères, apprenait à des manants comment se servir du nocturlabe, mangeait la même ration qu'un mousse, unissait sa voix rauque aux chants rythmés qui rendaient moins pénibles les travaux les plus durs et buvait non pas dans un gobelet d'argent mais dans la jatte passée de main en main.

— Je reste, avait dit Sebastián de Luarca avec l'assurance des gens qui n'ont rien à perdre.

Sur le pont du *Prometeo*, Valdemar do Alenteixo avait saisi la main droite du jeune marin et lui avait ouvert la paume avec le poignard à égorger.

Le sang s'était répandu sur les planches avant de couler sur le pont jusqu'à la mer.

— Là où il y a ton sang, voilà ton unique patrie, avait dit le

Portugais avec la voix calme qu'exige la vérité.

Il entendit l'homme au visage glabre lui dire en lui proposant l'outre :

— Vous êtes encore des nôtres, monsieur ?

Il entrouvrit la bouche pour pouvoir s'envoyer une gorgée de vin et comprit, une fois de plus, qu'il se mourait : la seule saveur qui coula dans sa gorge était celle des souvenirs.

Il avait trouvé Martín Alonso Luna enchaîné dans les cales du *Nuestra Señora del Rosario* à côté d'une cinquantaine d'Indiens condamnés à être vendus sur la grande place de Séville, pour ceux qui arriveraient vivants.

C'était un galion qui manœuvrait avec souplesse ; parti de El Callao en direction du sud, il était commandé par le capitaine Fernando de Ojeda. Jan van der Meer l'avait aperçu à la hauteur de l'île Mocha, alors que l'équipage du *Zafiro* pêchait la baleine car la Confrérie du lion blessé manquait de vivres.

Interpellé par la maniabilité du *Nuestra Señora del Rosario*, le pirate hollandais avait supposé qu'il s'agissait d'un navire de reconnaissance, un de ces bateaux qui ne transportait ni or ni argent mais un butin beaucoup plus apprécié par les pirates : des documents sur les mouvements des autres bâtiments qui, eux, transportaient des biens alléchants, comme le vin qui commençait à devenir épais et savoureux sur les terres d'Amérique, du grain et du *charqui*, cette viande toujours propre à la consommation que les Indiens d'Atacama faisaient sécher avec le sel et le vent pour seuls condiments.

Les capitaines pirates réunis en conseil avaient décidé d'attaquer le navire espagnol avant le deuxième rétrécissement du détroit, quand il n'aurait plus que quelques milles à parcourir pour atteindre l'Atlantique. Connaissant la mer et ses gens, ils savaient qu'en approchant de la sortie de ce passage redouté, les muscles se relâchaient devant l'agréable certitude du retour vers la lointaine patrie et que les vigies postées sur les hunes n'avaient au fond de leurs yeux que les contours de leur port d'origine, objet de toutes leurs pensées.

Le galion espagnol avait dépassé Paso del Hambre, le vent du nord soufflant dans les voiles le poussait, rapide et cinglant, vers la sortie du détroit mais, alors qu'il se trouvait au milieu du Paso Ancho, le vent avait changé de direction pour se mettre à souffler du sud-est.

Valdemar do Alenteixo, qui comptait sur ce brusque changement, avait alors donné l'ordre de placer les trois navires pirates vent dessus en les maintenant toujours hors de portée des canons du *Nuestra*

Ils avaient ainsi obligé le capitaine de Ojeda à se rapprocher des côtes de la Terre de Feu jusqu'à ce que la force des courants lui fasse comprendre qu'il était tombé dans un piège tendu par des navigateurs expérimentés ; le galion espagnol avait été tiré jusqu'à la baie de la Gente Grande où sa quille avait touché le fond avec de terribles grincements de bois.

Le siège avait duré onze jours et onze nuits, un temps suffisant pour que les Espagnols perdent respect et discipline. Ils s'étaient mutinés, avaient blasphémé, maudit la mémoire de leurs souverains, tué don Fernando de Ojeda et quelques-uns de ses officiers avant de finir par hisser le drapeau blanc en comptant sur la clémence des pirates.

L'homme au visage glabre se pencha sur le corps étendu, posa sa main sur le cœur du Portugais et s'écria :

— Il est encore des nôtres.

Valdemar do Alenteixo regarda l'Indien dans les yeux. Certes, il avait vieilli, comme eux tous, mais l'éclat de ses yeux était le même que le matin où, tandis que les frères van der Meer dirigeaient les manœuvres pour sortir le galion de son échouage, il lui avait fait la plus déconcertante des confessions :

— Je sais écrire, monsieur.

Il lui avait parlé en castillan mais sur un ton qu'il n'avait jamais entendu au cours de ses rencontres avec des Espagnols. Les s sortaient du plus profond de sa gorge et il semblait mastiquer ses r avant de les prononcer.

Le pirate portugais enregistrait le butin obtenu : chaudes couvertures en vigogne, tonneaux de vin portant le sceau du gouverneur José de Urmeneta, fruits de mer séchés, *charqui* et plusieurs documents que, maintenant, leurs destinataires en Espagne ne recevraient pas.

— Tu as un nom ? avait demandé Valdemar do Alenteixo.

— Je l'ai oublié mais les Espagnols m'ont appelé Martín car ils m'ont baptisé le jour de la Saint-Martin, Alonso puisque mon maître était don Alonso de Ercilla y Zúñiga, et aussi Luna parce que c'était la pleine lune.

Les pirates avaient réussi à remettre le galion à flots et escorté les navigateurs espagnols et les Indiens libérés jusqu'au centre de Paso Ancho. De là, ils pourraient naviguer jusqu'à San Felipe el Real, sur la côte nord du détroit, après quoi ils seraient à la merci de Dieu ou du diable. Mais Martín Alonso Luna était resté dans la Confrérie du lion blessé.

Pendant les longues nuits de veille, il avait raconté son histoire. Il appartenait au peuple de l'Atacama, habitants du plus terrible des

déserts, et avait été capturé par les Espagnols quand il savait à peine marcher. C'est ainsi que, participant aux travaux à la mesure de ses forces, il avait été emmené plus au sud, jusqu'au jour où on l'avait mis au service de Ercilla, un étrange soldat qui préférait le silence à la bamboche et la solitude aux jeux de cartes.

Ercilla lui avait appris le castillan jusqu'à ce qu'il le parle, aux dires du mélancolique soldat, mieux que beaucoup d'Extremeños qui, par leurs fautes de grammaire, transformaient en blasphèmes la plus pieuse des dévotions.

Un jour qu'il n'oublierait jamais, il s'était approché d'Ercilla au moment où celui-ci, à l'écart de tous, se consacrait à une étrange occupation : il enduisait une plume d'oie d'une mixture sombre puis traçait des signes bizarres sur ce qui lui avait semblé la plus fine et la plus blanche des peaux.

Ils se trouvaient à Santiago del Nuevo Extremo et le soldat se remettait d'une campagne contre les Indiens que les Atacameños appelaient Mapuches et les Espagnols Araucans. Amusé par la curiosité de l'Indien, il s'était interrompu :

— Tu veux savoir ce que je fais ? J'écris, Martin, j'écris. Le silence de l'Indien l'avait encouragé à poursuivre.

— Écrire, c'est former des lettres qui, à leur tour, forment des mots et, avec les mots, je peux raconter tout ce que j'ai vu. Maintenant, ces lettres ont formé des mots et ils racontent comment sont les gens de l'Araucanie. Écoute : « Les gens qui y vivent sont si fiers, si altiers, valeureux et belliqueux, que jamais roi ne les a vaincus et jamais étranger ne les a tenus en son pouvoir... »

— Que pouvez-vous écrire d'autre ? avait-il insisté, le regard fixé sur les petits signes sombres.

— Ce que je veux. Tout.

— Les rêves aussi ?

— Oui, s'ils sont chastes et n'invitent pas aux péchés, avait conclu le soldat.

Voilà pourquoi les Castillans sont forts, s'était dit alors Martín Alonso Luna. Ils pouvaient garder les rêves à l'abri des moisissures de l'oubli et y revenir une fois, cent fois, autant de fois qu'ils le voulaient.

— Je veux écrire, avait-il supplié, et une mystérieuse raison avait poussé le poète soldat à l'inviter à la délicieuse et amère maîtrise des lettres.

En cachette, à l'insu des curés et de la soldatesque, souvent avec le sol en guise de papier et une brindille en guise de plume, Ercilla lui avait livré les secrets cachés entre le a et le z et, comme l'apprenti s'était révélé doué, il lui avait également donné des rudiments de grammaire en suivant les règles fixées par Nebrija.

Sans que personne le sache, Martín Alonso Luna avait donc été le premier à lire *La Araucana*(8) et, pendant les froides nuits hivernales, il avait écrit de sa main quelques vers dictés par le maître.

Le bonheur des vaincus est toujours éphémère. Un jour, don Alonso de Ercilla y Zúñiga avait dû rentrer précipitamment en Espagne et Martín Alonso Luna était resté seul, sans autre compagnie que son terrible secret : il savait lire et écrire mais n'avait pas de quoi le faire.

Les curés n'auraient jamais accepté qu'un Indien sache maîtriser cet art réservé aux chrétiens. C'est pourquoi il s'était enfui de Santiago del Nuevo Extremo afin de trouver le matériel nécessaire pour conserver les rêves et les choses vues, en laissant aux étoiles le soin de fixer sa route.

Par hasard ou pour répondre à un appel du sang, Martín Alonso Luna était retourné dans le Nord. Il était passé par La Serena, ville orgueilleuse bâtie par don Francisco de Aguirre, par Coquimbo, reconstruite pour la vingtième fois sur ses vieilles fondations encore fumantes, par Copiapó, où les Espagnols et les Indiens captifs vivaient chichement en fouillant la terre pour y chercher un or rétif. Il n'avait trouvé nulle part l'homme dont il avait besoin, celui qui mériterait sa confiance et, apprenant son secret, lui donnerait le papier et l'encre tant désirés. Il avait déjà la plume : celle qu'Ercilla lui avait laissée en souvenir.

Après trois pénibles journées sous le soleil implacable du désert, il était arrivé à San Pedro de Atacama où sa maîtrise du castillan lui avait permis d'entrer au service du frère Jerónimo de Cáceres.

Le curé était une sale bête, qui s'intéressait davantage aux tubercules de son potager ramenés de l'empire inca et appelés « pomme de terre » par les Espagnols, et à ses ânes. Il profitait de la robustesse de l'Indien pour l'obliger à servir de bête de somme en échange d'une maigre pitance, mais lui permettait de dormir dans la chapelle construite au centre du village.

La nuit, Martín Alonso Luna attendait les ronflements du curé, s'emparait du gros livre des Évangiles et, à la lumière d'une chandelle, s'escrimait à déchiffrer les mots écrits dans une langue incompréhensible ; même s'il ne comprenait rien aux prodiges qu'ils racontaient, ils lui servaient à garder vivant le souvenir de tout ce que le poète soldat lui avait enseigné.

Un jour, il avait découvert que le curé utilisait lui aussi le papier, l'encre et la plume. Il examinait les plantes, les herbes, les buissons de caroubiers et copiait ses observations d'une main experte. Au bas des pages, il écrivait des annotations dans la même langue étrange que celle des Évangiles, après quoi il enfermait à clé les objets si ardemment désirés.

Je ne vais pas donner mes forces à ce bougre en échange d'un croûton de pain, s'était dit Martín Alonso Luna et, à la faveur de la nuit, il avait forcé le coffre où les feuilles blanches attendaient ses mots. Était-ce à cause de l'abondance des repas ou des piments que le curé mastiquait avec délice pour que son gosier réclame du vin, quoi qu'il en soit frère Jerómimo s'était réveillé et l'avait surpris au moment où, tout ému, il contemplait le trésor si proche de ses mains en pensant à ce qu'il allait écrire en premier.

— Je sais écrire, avait-il dit pour se défendre, mais ni les coups de verge sur la plante des pieds, ni les jours passés sous le soleil brûlant, ni les nuits glacées, fers aux pieds, ne lui avaient fait avouer le nom de son maître.

— C'est l'œuvre du démon ! avait conclu le curé et on l'avait conduit, enchaîné à d'autres malheureux, à El Callao où étaient jugés les hérétiques et les possédés.

Mais les Espagnols étaient trop occupés par leurs nouvelles terres pour faire cas d'un Indien instruit : après deux ans de captivité dans la forteresse d'El Callao, un marchand s'était planté devant lui, lui avait examiné les dents comme s'il s'agissait d'un cheval, palpé ce que la prison et la faim lui avaient laissé de muscles, examiné ses parties et avait finalement donné l'ordre de l'emmener au port.

Quelques jours plus tard, il était de retour dans le Sud, à bord du *Nuestra Señora del Rosario*, entassé avec une cinquantaine de malheureux qui ne cessaient d'évoquer leurs dieux vaincus en quechua et en aymara jusqu'au moment où la rencontre avec les pirates de la région avait changé son destin.

Le jour commença à se lever. Ils virent avec soulagement le soleil se glisser entre les nuages et les éclairer à tribord. Ils devaient maintenir le cap au nord pour atteindre Paso Tortuoso. Ils pourraient alors se reposer, reprendre des forces, chasser un guanaco, dormir près d'un bon feu avant de poursuivre leur route. Et, si la chance leur souriait, en trois jours ils pourraient apercevoir l'île de la Désolation.

Sebastián de Luarca prit la toile qui protégeait le pain, l'ouvrit, en sortit une poignée de pâte qu'il pressa avant de la mettre dans sa bouche. Après quoi il en offrit à son compagnon.

Martín Alonso Luna en fit une boule, abandonna sa rame et se pencha sur le Portugais.

— Si vous êtes encore des nôtres, mangez, monsieur.

Le capitaine Valdemar do Alenteixo ferma les yeux. C'est tout ce que lui permettait de faire le reste de vie qui refusait d'abandonner son corps. Puis il les rouvrit et resta à regarder le visage de l'Indien découpé sur le ciel sombre.

Un drôle de visage, sans la moindre trace de barbe ou de fatigue,

sans aucune des marques laissées par les peines et les joies, se dit le pirate portugais.

Impassible, inaltérable, qu'il note calmement par écrit le détail de chaque butin ou reçoive la seule chose qui l'intéressait à l'heure de la distribution : du papier et de l'encre.

— Il est plus de l'autre côté que du nôtre. Maudit soit le jour où le *Santa Juana* a été mis à l'eau ! cracha Sebastián de Luarca.

Qu'écrivait-il, à l'écart de tous, après les combats ? se demanda le Portugais.

Et s'il sortait indemne de ce malheur, parlerait-il de la rencontre avec le *Santa Juana* dans ses écrits ?

Ils avaient vu le navire espagnol alors qu'ils revenaient d'une expédition de chasse sur les terres de Patagonie. Comme ils le faisaient toujours avant l'hiver, les pirates de la Confrérie du lion blessé étaient partis à la recherche de bébés guanacos. Leurs peaux douces et chaudes permettaient de fabriquer de superbes chausses. Ils étaient sur le chemin du retour, les cales du *Prometeo* pleines à ras bord de fourrures, de savoureux pignons, fruits des arbres gigantesques peuplant la Península Mayor, et de bois, beaucoup de bois pour supporter la rigueur de l'impitoyable hiver.

La présence du navire espagnol près du cap San Isidro les avait mis en alerte. Il était ancré, tous pavillons hissés, à une vingtaine de mètres de la côte et ne laissait voir aucun signe de vie.

Valdemar do Alenteixo avait approché le *Prometeo* jusqu'à l'avoir à portée d'un tir de coulevrine, crié les trois « Ohé du bateau ! » sans obtenir de réponse et les pirates avaient murmuré qu'il y avait peut-être la peste à bord.

La marée était basse et ils avaient décidé de monter à bord quoi qu'il arrive pour en avoir le cœur net. S'il était abandonné, ils le tireraient de là, sans quoi la marée haute le drosserait contre la côte.

Le capitaine portugais avait donné l'ordre de mettre un canot à la mer et, avec quatre autres hommes, s'était approché du *Santa Juana*.

Les vagues battaient doucement la coque et ce bercement accentuait l'impression d'abandon. À bord, il n'y avait âme qui vive, les cendres du fourneau étaient encore tièdes, les soutes et les cales contenaient beaucoup de munitions et des vivres pour plusieurs jours mais on ne voyait ni chaloupes ni canots. Tout le monde avait abandonné le navire pour une raison que les pirates ne parvenaient pas à comprendre.

Valdemar do Alenteixo avait décidé que deux hommes resteraient à bord pendant qu'il rejoindrait la côte la plus proche. Avant de sauter dans le canot, Sebastián de Luarca avait enveloppé une miche de pain dans un morceau de toile et Martín Alonso Luna avait emporté une

autre de vin.

Ils avaient ramé jusqu'à terre et là, au bout de quelques pas, l'énigme avait trouvé sa réponse : de tous côtés on voyait des cadavres d'Espagnols, criblés de flèches, tués à coups de massue ou transpercés par de longues lances de colihue(9).

Les Espagnols avaient déclenché des expéditions punitives pour venger la mort de quatre-vingt-dix hommes et femmes qui, assiégés par les Indiens à San Felipe el Real au cours de l'hiver précédent, étaient morts de faim après une atroce agonie. Sans vivres, sans bois, encerclés par des Indiens hostiles, ils en étaient arrivés à se manger entre eux, mais aucun n'était sorti vivant du fortin. Depuis lors, les navigateurs avaient commencé à l'appeler Puerto del Hambre.

Qu'était-il arrivé au *Santa Juana* ? Seul le diable pouvait le savoir. L'équipage avait peut-être capturé quelques Indiens qui s'étaient révoltés au point de s'emparer du navire ou alors les malheureux marins avaient cherché refuge sur la terre ferme sans penser que d'autres Indiens assoiffés de vengeance les y attendaient.

Le fracas d'un coup de canon avait détourné les pirates de la vision macabre. Ils s'étaient précipités sur le canot et, de là, avaient vu le *Prometeo* virer à bâbord pour échapper aux deux galions lourdement armés qui lui tombaient dessus.

— Maudit soit le sort réservé à nos nobles compagnons, avait dit le capitaine portugais en se dirigeant vers l'intérieur des terres. Les deux pirates restés sur le *Santa Juana* allaient recevoir cent coups de fouet avant d'être pendus.

Ils s'étaient éloignés de la côte les armes à la main. Valdemar do Alenteixo brandissait l'épée anglaise de Bartholomeus Shark, Sebastián de Luarca un mousquet à la mèche fumante et Martín Alonso Luna serrait le manche d'un poignard.

La rencontre avec les Indiens ne s'était pas fait attendre. Ils se préparaient à passer la nuit sous un chêne altier quand ils avaient entendu leurs cris de guerre. Dans la pénombre, ils avaient vu les lignes verticales peintes sur leurs corps nus qui les faisaient paraître encore plus grands, les longs masques couvrant leurs têtes couronnées de branches de coiron(10). Ils se dirigeaient vers eux avec l'assurance de ceux qui se sentent les plus forts.

C'était des Patagons, cruels et fiers mais, si la chance ne les avait pas totalement abandonnés, ils pouvaient y avoir aussi parmi eux des Indiens de la Terre de Feu, des Onas, des Alacalufes qui commerçaient avec les pirates.

Valdemar do Alenteixo s'était avancé vers eux les bras ouverts en répétant des paroles amicales dans leur langue, ce qui avait déconcerté et arrêté les attaquants.

— Ta dague et mon épée, avait ordonné le Portugais.

Martín Alonso Luna avait pris l'épée du capitaine, s'était approché des Indiens et l'avait déposée sur le sol aux côtés de son poignard.

L'un d'eux s'était penché, avait ramassé les armes, les avait brandies d'un air triomphant, puis avait laissé échapper un éclat de rire qui avait fait trembler la nuit avant de les jeter aussitôt avec mépris.

— Maudit soit la putain qui t'a mis au monde, avait craché Sebastián de Luarca.

L'Indien se déplaçait avec des mouvements félins, à chaque pas les sonnailles qu'il portait aux chevilles et aux poignets tintinnabulaient. Calmement, il avait levé son arc, l'avait tendu et avait tiré la flèche qui avait terminé son vol dans la poitrine de Valdemar do Alenteixo, sur le côté gauche.

Le mousquet de Sebastián de Luarca avait illuminé brièvement la nuit. Les bouts de métal avaient coupé en deux celui qui avait tiré la flèche et les Indiens étaient partis en courant et en poussant des cris de terreur.

— Au canot ! Je préfère être pendu par les Espagnols plutôt que de tomber entre les mains de ces sales bêtes, avait dit le barbu.

— Qu'il en soit ainsi, avait acquiescé l'homme au visage glabre en chargeant le Portugais sur son épaule.

Un banc de dauphins passa près de la petite embarcation. Ils disparaissaient sous l'eau puis jaillissaient, le dos arqué, en faisant des bons prodigieux. De temps en temps, le barbu et l'homme au visage glabre levaient la tête pour deviner la position du soleil caché par les nuages. Des vols d'outardes parties de la Terre de Feu se perdaient dans le ciel bas de Patagonie. Des otaries, des pingouins et des éléphants de mer regardaient, impassibles, passer les trois hommes.

Le regard du capitaine avait l'éclat d'acier de la mer.

— Il a cessé d'être des nôtres, annonça l'homme au visage glabre.

Les pirates lâchèrent les rames, remirent en place le bras du Portugais posé sur la godille car on ne se précipite pas pour aller en enfer, et firent ce qu'ils avaient à faire.

Sebastián de Luarca fit un balluchon avec les vêtements du mort et décida de s'approprier le pourpoint. Martín Alonso Luna prit le couteau à égorger du Portugais, ouvrit la blessure et retira la flèche.

— Elle est à moi, dit-il en lavant la pointe d'albâtre. Après quoi il plongea la dague dans la poitrine de Valdemar do Alenteixo et lui ouvrit le corps de haut en bas.

La mer reçut d'abord les tripes du Portugais. Ensuite, les deux

pirates le soulevèrent par les bras et les jambes.

— Le ciel pour linceul, dit Sebastián de Luarda.

— La mer pour sépulture, conclut Martín Alonso Luna, et ils le jetèrent par-dessus bord.

Le corps du capitaine pirate coula en silence. Les deux hommes se rincèrent le gosier, crachèrent dans leurs mains et reprirent les rames.

L'ARBRE

Sur l'île Lenox, il y a un arbre. Un. Indivisible, vertical, irréductible dans sa terrible solitude de phare inutile et vert dressé dans la brume des deux océans.

C'est un mélèze maintenant centenaire, le dernier survivant d'une petite forêt détruite par les vents australs, les tempêtes à côté desquelles l'idée de l'enfer chrétien est une plaisanterie, la lame implacable du gel qui fauche le Sud du monde.

Comment est-il arrivé dans ce domaine réservé au vent ? D'après les insulaires de Darwin ou de Pinckton, il aurait voyagé dans le ventre d'une outarde, comme une semence migrante prête à germer. Voilà comment il est arrivé, qu'ils sont arrivés, se sont frayés un chemin dans les failles des rochers, ont pris racine et grandi dans la plus rebelle des verticalités.

Il y avait une vingtaine de mélèzes ou davantage, disent les vieux insulaires, ils n'ont pas atteint la moitié de l'âge de l'arbre survivant ou n'ont pas résisté plus de quelques années dans ce monde où le froid et le vent murmurent : va-t-en, sauve-toi de la folie.

Ils ont succombé l'un après l'autre avec la logique des malédictions marines. Quand le vent polaire a eu raison du premier et que son tronc s'est fendu avec un bruit terrible – comme on n'en entendra plus avant le jour où se brisera l'échine du monde, disent les Mapuches –, le dernier arbre de l'île a commencé à purger sa peine. Mais, dans les branches du compagnon vaincu, il y avait la vigueur de tous les vents auxquels il avait résisté, de tous les gels endurés, et les autres ont puisé leur nourriture dans sa mémoire végétale.

C'est ainsi qu'ils ont pris des forces et continué à défier le ciel bas de Patagonie en essayant de le toucher de leurs branches, c'est ainsi qu'ils sont tombés l'un après l'autre, inexorablement. Sans plier, refusant des agonies déshonorantes, ils se sont abattus de la cime aux racines contre les rochers, en disant aux vents assassins : je suis tombé, certes, mais comme meurt un géant.

Il n'en reste plus qu'un dans l'île. L'arbre. Le Mélèze. On le distingue à peine quand on navigue dans le détroit. Entouré de ses morts, imprégné de mémoire, temporairement à l'abri des bûcherons car sa solitude ne compense pas l'effort de prendre un bateau et d'escalader les rochers escarpés pour aller l'abattre.

Et il grandit. Et il attend.

Dans la steppe polaire, d'autres vents aiguissent leur faux de glace, elle arrivera jusqu'à l'île, mordra inexorablement son tronc et, quand sonnera son heure, avec lui mourront définitivement les morts de sa mémoire.

Mais en attendant sa fin inéluctable, il reste sur l'île, vertical, altier, fier, comme l'indispensable étendard de la dignité du Sud.

LA LAMPE D'ALADINO

Aladino Garib n'était pas très sûr de son nom mais, que diable, il devait bien en avoir un ce Palestinien arrivé à Puerto Éden après avoir navigué à travers le labyrinthe des canaux qui se rejoignent dans le détroit de Magellan. Dès qu'il mit pied à terre, il tira de son ballot les caleçons de flanelle, les tricots imperméables aux vents glacés des régions australes, les chaussettes tricotées avec la plus vierge des laines de la grande île de Chiloé, les aiguilles allemandes, les fils de Tomé et les boutons multicolores. Les Kawésqars trouvèrent ces marchandises beaucoup plus séduisantes que les babioles que leur offraient Croates, Anglais, Chiliens et autres individus venus d'on ne sait où pour être guidés jusqu'aux criques où les phoques femelles venaient mettre bas car les peaux si blanches des nouveaux-nés les attireraient davantage que les fruits de mer délicieux et autres trésors des canaux.

À cause de son espagnol chargé de résonances levantines, les possibles acheteurs l'appellèrent aussitôt « le Turc » et l'homme, habitué à la simplicité des gens isolés du Sud, ne tenta pas de leur expliquer que s'il déambulait au milieu des îles en vendant des vêtements chauds, de la mercerie, des couteaux et des marmites, c'était parce que depuis l'époque de son grand-père, la diaspora portait le sceau des fuites sans fin dont la seule consolation était de maudire les Ottomans. Il avait oublié et ne se souciait plus des raisons de cette haine devenue une habitude inoffensive car le baume de l'oubli atténue toutes les passions quand les exils durent trop longtemps.

Le Turc vendit ainsi une partie de ses marchandises sans que personne lui demande son nom, il vantait les qualités de ses caleçons qui supportaient tous les lavages sans jamais rétrécir et ignoraient le déclin des parties viriles – ajoutait-il –, de ses tricots de douce flanelle dont la chaleur rendait plus doux et plus amoureux les cœurs qu'ils protégeaient des intempéries patagoniques. Il indiquait le prix des aiguilles fabriquées dans les lointaines aciéries de Solingen ou d'une douzaine de boutons due à la lenteur d'une tortue et les gens de l'île de Wellington réfléchissaient en silence, pesaient ses paroles et, finalement, mettaient la main à la poche sans penser au marchandage, cette indispensable cérémonie du commerce où, quand vient le moment de fixer le prix de ce que les mains ne peuvent faire, le

vendeur a l'air si vertueux qu'il semble capable de renoncer à ses bénéfices et le client apparaît comme un exemple d'astuce.

En moins d'une heure, la charge du Turc se trouva allégée par la vingtaine d'hommes venus sans leur femme depuis les confins les plus divers pour chercher fortune dans cette île multiforme, bordée par des canaux, le golfe de Penas et le détroit de Magellan, percée de fjords, semée de restes de forêts vieilles comme le vent et tapissée d'une mousse tellement épaisse que, d'après le conquistador Sarmiento Gamboa, « un homme peut s'y enfoncer jusqu'au cou, par conséquent il est moins pénible de passer par la cime des arbres ».

Les premiers Européens et les *criollos* avaient pratiquement exterminé les phoques, les renards étaient malins et défendaient farouchement leur queue, les richesses marines de ces eaux froides exigeaient un tout autre intérêt que celui de faire fortune. Les hommes qui entouraient le Turc attendaient simplement un coup de chance auquel ils avaient cessé de croire, certains remplis de la nostalgie de leurs lointaines patries estompées par le vent patagonique, d'autres résignés à leur folie de naufragés du bout du monde.

Quand les blancs se retirèrent, les Kawésqars lui offrirent un pain d'algues et, montrant les marchandises, demandèrent d'un air soucieux : *láaks*? Le Turc était un vétéran des canaux, il avait commencé avec les Alacalufes et les Kawésqars, connaissait certains mots de leur langue aux résonances rocailleuses et leur répondit : pas *láaks*, pas couvertures. Mais, de même qu'il est absurde de dire « eau » devant une cascade, au moment de leur refuser la chaleur en leur affirmant qu'il n'avait pas de couvertures, les lèvres charnues et les yeux couleux de miel de la Kawésqar qui lui souriait vinrent contredire ses paroles.

Le Turc savait que les îles sont des bateaux de pierre ; elles n'ont pas d'habitants mais des équipages qui arrivent, restent quelque temps et s'en vont. Il savait aussi que les hommes y perdent leur passé comme l'affirmaient les Basques de l'archipel de Chiloé et des Guaitecas, ces rescapés des naufrages de baleinières dont les armateurs avaient trouvé plus rentable d'embaucher de nouveaux marins plutôt que d'aller les rechercher. C'est ainsi que les noms d'origine comme Etxeberria ou Olivaria s'étaient tout simplement transformés en Barria par souci d'économie de langage ou par surdité volontaire.

Láaks, répéta la Kawésqar en lui montrant deux chapelets de moules fumées grosses comme le poing. Le Turc les refusa, répéta qu'il regrettait mais n'avait pas de couvertures et l'invita d'un geste à passer en revue les marchandises encore étalées sur la plage de coquillages.

Il s'installa à l'unique table de la *pulpería*(11) et regarda les

Kawésqars vérifier la solidité des marmites et le tranchant des couteaux. On lui apporta le pot d'eau chaude et le récipient contenant les feuilles de maté mais le Turc demanda si on pouvait lui faire bouillir l'eau et, quand le pot revint en crachant des jets de vapeur par le bec, il jeta dans un bol une poignée d'herbes aromatiques, pas mal de sucre, et but avec plaisir aux côtés des villageois qui s'approchaient pour lui demander d'où il venait, ce qu'il avait vu au cours de ses voyages, si un vapeur battant pavillon anglais traversait le détroit ou encore si la guerre en Europe était finie.

Ses réponses faisaient plaisir à tout le monde car le Turc savait qu'il n'existe pas de plus grande vérité que celle qu'on veut entendre. Un Gallois le traita de fou pour avoir laissé ses marchandises à la portée des Kawésqars, un Galicien paria que les Indiens lui voleraient plus d'un objet et un Croate affirma que les Indiennes étaient plus voleuses que les hommes.

Le Turc récupéra avec une petite cuillère le sucre resté au fond de son bol, alluma sa pipe et demanda s'il pouvait leur raconter une histoire.

— Vas-y, dit le Gallois.

— Nous sommes tout oreilles, ajouta un Polonais.

— Allons, laissez-le parler, intervint le Galicien.

— Dans un endroit ni très proche ni très éloigné de la terre de mes ancêtres, commença le Turc, se trouve le mont Chenon, dressé comme une tour face à la Méditerranée. Si tu regardes à gauche, tu peux voir scintiller les coupoles d'Oran, et si tu regardes à droite, tu verras un minaret algérien pratiquement planté dans le ciel. Dans des temps reculés, quand le mal n'avait pas encore été inventé, les marchands phéniciens accostaient au pied de la montagne, descendaient à terre, étendaient des couvertures et des tapis pour y disposer les biens prouvant leur qualité de commerçants, puis se retiraient aussitôt sur leurs embarcations. Là, doucement bercés par la mer bienveillante, ils voyaient les habitants du mont Chenon s'approcher, regarder, choisir, mettre à part ce qu'ils désiraient et déposer à côté ce qu'ils offraient en échange avant de retourner au sommet de leur montagne. Les Phéniciens redescendaient alors à terre et décidaient si cette amphore de miel représentait le juste prix d'un paquet d'hameçons, si la valeur de cette laine récemment cardée équivalait à une jarre d'huile ou de vin parfumé. Si l'échange était équitable, ils prenaient ce qu'on leur avait offert, s'il ne l'était pas ils reprenaient une partie de leur marchandise ou, au contraire, rajoutaient quelque chose. L'opération terminée, ils remontaient sur leurs bateaux, hissaient les voiles et repartaient à la poursuite de l'horizon. Voilà comment les Phéniciens et les Chenones ont pratiqué le commerce pendant des siècles dans un endroit ni très proche ni très éloigné de la terre de mes ancêtres,

comme je vous l'ai déjà dit.

— Mais ça ne se passe plus comme ça, dit le Galicien, et le Gallois voulut savoir pourquoi.

— Parce que quelqu'un a laissé entendre aux Phéniciens que les Chenones les volaient, répondit le Turc.

Il laissa quelques pièces de monnaie sur le comptoir pour l'eau bouillie et le sucre et retourna sur la plage conclure ses affaires avec les Kawésqars.

Cette nuit-là, le Turc planta sa tente à l'orée d'un bois de *coigües* et d'araucarias. L'air sentait le bois et la mer. Tout en fumant sa pipe, il fit l'inventaire de ses biens, se dit que la journée n'avait pas été mauvaise et se glissa sous sa grosse couverture espagnole, disposé à dormir en paix.

Il s'apprêtait à souffler sa lampe de cuivre quand la femme kawésqar fit irruption dans la tente.

— *Láaks* ! dit-elle en guise de salut en montrant l'épaisse et sombre couverture qui le couvrait.

— Non, *láaks* pas à vendre, répondit le Turc.

La Kawésqar le regarda dans les yeux, sourit en voyant s'y refléter deux fois la petite flamme de la lampe et, d'un geste énergique, se débarrassa de la tunique de peau qui couvrait son corps svelte de navigatrice et de chasseuse. C'était une femme kawésqar, la cause du feu qui consume les hommes.

Le Turc contempla le corps élancé, les muscles fermes, les hanches portées par la plus solide des mâturs, le ventre plat et les seins destinés à allaiter les meilleurs fils de la mer.

Pendant des heures de halètements, d'assauts et de déroutes, il l'aima. Sur son corps, il se sentait à bord du plus fiable des navires et elle, à cheval sur son ventre, était la plus gracieuse des Amazones.

À l'aube le Turc lui dit, la main sur la poitrine, qu'il s'appelait Aladino.

— Dis mon nom, dis Aladino, lui demanda-t-il, mais la Kawésqar lui répondit par des mots dont les sons étaient aussi durs que les récifs de l'île Wellington.

— *Láaks* ? demanda la femme en serrant la couverture dans ses bras.

Il caressa la noire chevelure qui descendait jusqu'aux fesses de la femme et se confondait avec la couleur de la couverture.

— Oui, elle est à toi.

La femme l'interrogea en pointant un doigt sur ses seins.

— Oui, *láaks* d'Aladino maintenant *láaks* à toi, quel que soit ton nom.

La Kawésqar, à genoux, palpait la couverture, la caressait de la joue et souriait de bonheur. La faible flamme de la lampe baignait son corps de miel. Le Turc la vit se lever, enfiler la tunique de peau de guanaco, rouler la couverture et, finalement, poser les yeux sur la lampe.

— Elle est à toi, elle aussi, c'est normal. Ça s'appelle une lampe et ça marche comme ça : là, tu mets de la graisse ou de l'huile, tu passes la mèche dans le bec et tu l'allumes. Tiens, elle est à toi.

— La lampe d'Aladino, murmura la femme en la prenant comme le plus délicat des objets.

— Oui, c'est la lampe d'Aladino, lui assura le Turc, et il sortit de la tente pour remplir ses poumons du parfum des bois et des mers australes.

LA PETITE FLAMME TÊTUE DE LA CHANCE

*À don Aladino Sepúlveda,
premier squatter de Patagonie*

Le vétéran avait un certain nombre de fils, de filles, de brus, de gendres aussi inconstants que le vent de la steppe et une flopée de petits-enfants éparpillés à travers l'immensité patagonique. À plus de quatre-vingts ans, il était encore le soutien de sa progéniture qui s'en remettait à lui quand les vents plus froids encore du long hiver austral faisaient gargouiller les boyaux et que le pot-au-feu devenait pauvre en viande.

En plus du poids de ses années et de sa famille, il avait aussi un chien, Cachupín, un corniaud aux dires des Mapuches, dont le seul talent était la paresse et la manie de dormir en gardant un œil ouvert, toujours attentif aux mouvements de son maître. Mais, quand arrivait l'époque des vaches maigres et que le vétéran, son maté maintenant sans saveur toujours à la main, lui ordonnait : Cachupín, c'est l'heure, débarrasse-moi de toutes ces merdes et montre les crocs, alors le chien sortait de sa torpeur, se levait, étirait les pattes, arquait l'échine, secouait les oreilles, redressait sa longue et maigre queue et entraînait dans la cabane avec des aboiements et des grognements d'une férocité inhabituelle.

L'un après l'autre, il réveillait les fils et les gendres qui cuvaient des vins méprisables, les tirait par les jambes, déchirait leurs pantalons, interrompait parfois un couple occupé à donner un petit-fils supplémentaire au vétéran et, au milieu des insultes, tous se retrouvaient dehors, contraints d'affronter de leurs yeux chassieux la luminosité grise de la steppe.

— Chien de merde, osait murmurer un quelconque parent.

— Ferme ta sale gueule ! Cachupín sait ce qu'il fait, lui lançait le vétéran, et il imposait silence.

Ensuite, quand sa parentèle avait pris le chemin de Cholila, quand leurs silhouettes n'étaient plus que des références incertaines sur la platitude de l'horizon, il entraînait dans sa cabane faite d'énormes troncs venus des forêts andines délimitant la frontière entre l'Argentine et le Chili, s'asseyait devant une table de bois aussi vieille que la maison, se

roulait une cigarette et se mettait à attendre l'arrivée des ombres.

Il fumait et souriait en regardant les mouvements inquiets du chien qui tournait autour de la cabane en grognant et en jetant des regards méfiants aux vanneaux, aux moutons occupés à trouver de l'herbe entre les buissons de calafate(12), à tout ce qui bougeait dans la steppe.

Le vétérinaire alluma la lampe, attendit que la flamme passe du jaune au bleu, ferma la porte et fit ce qu'il faisait depuis trente ans quand arrivait l'époque des vaches maigres. Il prit quelque chose dans son dos, tira un grand couteau de sa ceinture, coupa de fines tranches de *charqui*, se mit dans la bouche un bon morceau de cette viande sèche et dure pour la transformer en une bouillie humide et tendre qu'il recracha dans sa main puis appela son chien.

— Avale, Cachupín, c'est la seule chose que tu mangeras avant notre retour.

Le chien prit la viande et s'apprêtait à mastiquer quand le vétérinaire l'arrêta :

— Entier, Cachupín, avale-le entier, lui ordonna-t-il.

Le chien obéit et, de la même façon, avala tout rond les restes de *charqui* que son maître lui jetait régulièrement.

Au loin, les parents plus ou moins proches virent l'éclat bleu de la lampe à l'entrée de la cabane et, par respect pour le chien plus que pour le vétérinaire, attendirent qu'elle ne soit plus qu'une faible lumière vacillante perdue dans l'immensité de la nuit. Alors ils entreprirent de revenir vers la cabane de rondins construite en 1901 par Butch Cassidy, Etta Place et Sundance Kid pendant leurs équipées à travers la Patagonie.

— Tout va bien, Cachupín ? demanda le vétérinaire.

Le chien remua la queue et laissa échapper un léger grognement. C'était le signe que personne ne les suivait et qu'ils pouvaient donc éteindre la lampe.

— Poursuivons notre route et parlons, mon ami. J'aime bien parler avec toi car tu es un chien et tu ne poses pas de questions. En vérité, je devrais t'appeler Cachupín VI, en chiffres romains, précisa-t-il, j'ai eu cinq autres chiens du même nom ; ce n'est pas parce que je manque d'imagination ou parce que ceux de l'almanach vétérinaire ne me plaisaient pas, mais par fidélité aux bons souvenirs. Pour être franc, lui avoua-t-il, je confonds les preuves d'affection et les qualités des autres chiens mais, ajouta-t-il en caressant la tête du corniaud, c'est le meilleur côté de la vieillesse, ce mélange arbitraire de bons souvenirs réunis en un seul nom : Cachupín.

Ils avançaient à pas lents mais assurés, les pieds du vétérinaire chaussés d'espadrilles et les pattes du chien connaissaient chacun des accidents du terrain conduisant à la route caillouteuse où ils

arriveraient dans deux heures. Alors ils s'assiéraient là, comme d'habitude, et attendraient le passage d'un camion qui les emmènerait jusqu'à Esquel.

— Et voilà comment les choses se sont passées, poursuivit le vétéran, et il lui raconta les temps difficiles où la production de laine s'était effondrée quand les Anglais avaient abandonné la Patagonie pour créer de nouveaux élevages de moutons en Australie. Lui, il était Chilien, c'est du moins ce qu'assurait le seul document qu'il possédait, mais quand et avec qui il était passé en Argentine, voilà qui se perdait dans la nébuleuse des années. Il se rappelait, par contre, la façon dont on se faisait virer sans ménagements, les quelques pièces que les contremaîtres jetaient aux plus fidèles et la longue marche avec déjà plusieurs enfants sur le dos depuis Las Heras jusqu'à Cholila à la recherche d'un toit, d'un travail et d'un peu de viande à mettre sur le gril.

Il ne se rappelait pas avec précision ses débuts à Cholila, mais cela ne gênait pas Cachupín et il l'écouta parler de la cabane vide des bandits gringos.

— On disait qu'elle était hantée par des âmes en peine, expliqua-t-il au chien, puis il lui raconta qu'un jour il s'était approché de cette cabane et l'avait trouvée formidable, solide, construite avec des rondins très bien calfatés pour que le vent ne puisse pas se glisser dans les chambres et, par-dessus le marché, dotée d'un luxe inhabituel car les lattes du plancher étaient assemblées de main de maître, elles ne laissaient pas passer la moindre bestiole et les pieds fatigués y trouvaient un véritable soulagement.

En Patagonie, personne ne demande d'où vient ni où va le passant, l'important c'est qu'il est là. Personne ne lui demanda s'il avait l'autorisation de s'installer dans la cabane des bandits, et d'autres enfants vinrent au monde, tout heureux de pouvoir se traîner à quatre pattes sur les lattes polies du plancher.

— Je crois que six garçons et deux filles sont de moi mais tous les autres sont aussi les miens car ils vivent sous mon toit et c'est la seule loi qui compte, poursuivit le vétéran.

La route caillouteuse coupait la steppe en deux. Marcher sur les cailloux instables n'était ni facile ni agréable, aussi s'assirent-ils tout près l'un de l'autre pour attendre le lever du jour et le camion qui les emmènerait.

— Reste à côté de moi et, si j'arrête de parler, donne-moi un coup de langue car je dois rester éveillé. Est-ce que je t'ai déjà raconté que, le jour où j'ai trouvé la chose, Cachupín I était encore vivant ? Il te ressemblait mais il était plus bête, dit le vétéran, et le chien acquiesça d'un bâillement.

Les souvenirs remontèrent quarante ans en arrière, il se revit plus jeune, il avait alors une meilleure vue et était très habile dans la préparation du mortier avec lequel il s'apprêtait à calfeutrer des interstices entre les rondins par où le vent se faufilait. En ce temps-là, la cabane avait deux fenêtres par lesquelles entrait la lumière qui tombait juste sur l'endroit où il allait travailler. Il avait commencé à retirer l'ancien torchis quand ses doigts rencontrèrent soudain une fente aux bords lisses qui ne pouvait en aucun cas être l'œuvre des termites car elle était uniforme et régulière. Ce fruit d'un travail soigneux était dissimulé sous plusieurs couches de calafate et de terre. L'espace entre les deux troncs laissait à peine passer la main mais, quand ses doigts se replièrent vers le bas, ils touchèrent quelque chose qui était froid, métallique, rond et qui bougeait.

— J'ai cru que c'était des boutons, des boutons d'uniformes militaires. Quel con j'étais à l'époque. Est-ce que je le suis moins, Cachupín ?

Le chien dressa les oreilles et posa le museau sur les jambes de son maître.

Les doigts du vétérinaire effleurèrent ces contours circulaires et, quand sa main atteignit un bord, il se servit de l'index et du majeur comme d'une pince et sortit l'un des morceaux de métal.

La pièce de monnaie brillait encore d'un vif éclat ; sur l'une de ses faces on pouvait lire « Banque de Londres et de Tarapacá » et, sur l'autre, « un peso or ».

En 1905, Butch Cassidy, Sundance Kid et un autre membre de la Horde sauvage avaient attaqué, à Puntas Arenas, la succursale de la banque la plus aristocratique du Chili et s'étaient emparés d'un butin dont on ne précisa jamais le montant.

— J'étais drôlement con. Ça fait partie de la jeunesse, je suppose. J'ai compris qu'il y avait là un trésor mais je n'ai pas pu m'empêcher de courir à la *pulpería* de Cholila pour vendre cette pièce de monnaie. Tu ne peux pas imaginer les sales moments que j'ai passés.

Oui, ça s'était très mal passé. Quand le patron avait vu la pièce sur le comptoir, au lieu de répondre au « Vous pouvez m'en donner combien ? », il avait appelé les gendarmes. Traîné au poste de police, le vétérinaire avait reçu la première raclée de sa vie et passé plusieurs jours pendu par les pieds comme un mouton égorgé, pendant que les gendarmes vidaient la cabane, donnaient des coups inutiles sur les rondins pour chercher le bruit qui indiquerait la présence du magot et soulevaient le plancher. Ils hurlèrent de plaisir en découvrant un coffre de fer mais, après l'avoir ouvert, les centaines de billets maintenant sans valeur et la petite poignée de pièces d'argent transformèrent les rires en malédictions amères.

— J'ai été malin, Cachupín. Je ne leur ai pas parlé de l'autre cachette et j'ai compris que la richesse est la pire des choses qui puisse arriver à un pauvre.

Un peu avant l'aube un camion chargé de bois s'arrêta en voyant le vétérán lui faire signe.

— Nous allons à Esquel, l'ami, dit-il au chauffeur.

— Nous ? Je ne vois personne d'autre.

— Le chien vient avec moi, si ça ne vous dérange pas.

— À condition qu'il ne pisse pas, ne chie pas et ne parle pas de politique, précisa le chauffeur.

La cabine était tapissée de photos de femmes et d'enfants. Le vétérán, son chien sur les genoux, écoutait attentivement le chauffeur.

— Les marins ont un amour dans chaque port et les camionneurs un foyer à chaque carrefour. Vous voyez la petite brune ? J'ai deux gosses avec elle à El Maitén, et cette autre, la blonde, je lui en ai fait un à Bariloche et j'ai échappé de justesse au mariage. Par contre, la petite d'à côté – une sacrée nana, grand-père – m'a donné trois fils à Comodoro Rivadavia où elle m'attend avec du maté et des galettes frites. Vous avez des enfants, grand-père ?

— Mes doigts ne suffisent pas, et je sais compter jusqu'à vingt.

Le camionneur éclata d'un rire tonitruant et, pour fêter le bon mot du vétérán, donna plusieurs coups de klaxon. Sans cesser de rire il lui demanda la raison de son voyage à Esquel.

— Nous allons chez le docteur et je vous remercie de nous y conduire.

— Qu'est-ce qui vous arrive, grand-père ? Le bide, la prostate, les poumons ?

— Moi je n'ai rien mais le chien a mal quelque part, répondit le vétérán et le corniaud roula des yeux blancs.

Ils arrivèrent à Esquel quand le soleil s'était déjà levé sur l'Atlantique. Le camionneur les déposa à l'entrée de la ville et ils se dirigèrent vers le centre.

— Tiens bon Cachupín. Je sais que tu as faim, soif et envie de chier mais tiens bon, on y est presque, *che*.

Ils poursuivirent leur chemin, le chien collé aux jambes de son maître, écoutant l'histoire que le vieux lui racontait depuis la première fois où ils avaient pris la route ensemble.

Pendant les cinq années qui avaient suivi la découverte du trésor, chaque fois qu'il avait pris une pièce, les choses avaient mal tourné pour lui. Une fois, il était allé à Bariloche pour en vendre deux et une bande de malfrats, prévenus par le possible acheteur, un antiquaire, l'avaient roué de coups jusqu'au moment où il avait pu les convaincre de les avoir volées à un bijoutier d'Epuyén. À une autre occasion, les

gendarmes de Rio Mayo l'avaient passé à tabac et avaient épuisé les batteries de leur gégène pour lui faire avouer où il avait trouvé ces pièces et, quand ils l'avaient libéré après qu'il leur avait fait une carte aussi fausse qu'imaginaire, il s'était juré que cette richesse devait l'obliger à se montrer intelligent.

— L'homme apprend en recevant des coups, Cachupín. Pendant les dix années suivantes, je n'ai plus jamais touché à ces pièces. La nouvelle s'était répandue et, chaque fois que je m'éloignais de Cholila, les canailles ou pire encore, les flics, m'attendaient pour me dépouiller. Si tu savais le nombre de personnes qui m'ont vu à poil. Mais, comme je te l'ai dit, j'avais décidé de me montrer intelligent et j'ai appris à Cachupín II les mêmes choses qu'à toi.

Le deuxième chien n'était pas un modèle d'intelligence et il avait mis plus de la moitié de sa vie à comprendre qu'en ne chiant que lorsque son maître lui en donnait l'ordre, la récompense était juteuse et avait un bon goût de viande. Cachupín III avait appris plus rapidement et, quand le vieux l'avait croisé avec une bonne chienne, il avait obtenu le meilleur des chiots, Cachupín IV qui, au bout d'un an, avait compris les règles du jeu. Quant au V et au VI, les caractères héréditaires leur avaient permis de naître en sachant ce qu'on attendait d'eux.

— L'idée de la lampe m'est venue plus tard, mais tu connais l'histoire.

Cachupín III était à peine un chiot quand ils étaient allés ensemble à El Bolsón pour y vendre des peaux de renard. Sur la place, ils étaient tombés sur une foule entourant des marionnettistes qui jouaient une œuvre venue de la lointaine Arabie. Le vétéran avait regardé, bouche bée, les petits personnages raconter l'histoire d'un type qui, par le simple fait de frotter une lampe d'où surgissait un génie, était sorti de la misère.

— J'ai dit à ma famille : hier soir j'ai fait un rêve. J'ai rêvé qu'en allumant une lampe, les fantômes des bandits gringos me parlaient. Ils me disaient où je devais aller pour trouver quelques pesos. Bien sûr, ils ne veulent parler qu'avec moi et le chien, avec personne d'autre. Si tu avais alors vu leur tête !

Ils le regardèrent comme un fou, dangereux qui plus est, car tout le monde supposait qu'il y avait des fantômes dans cette cabane. Après s'être prudemment éloignés en silence, ils observèrent à distance la petite flamme de la lampe. Le vétéran profita du fait d'être seul pour sortir une pièce et, en frottant les deux faces avec la mine d'un crayon, reproduisit le dessin sur du papier à cigarette. Cette nuit-là, en compagnie de Cachupín III, il se mit en marche vers Esquel, la ville la plus importante de la région.

C'était des temps de peur. Quand les militaires passaient, armés jusqu'aux dents, les gens baissaient les yeux et les groupes de plus de deux personnes étaient interdits. Le vétéran et son chien s'étaient promenés dans la ville en cherchant quelque chose ou quelqu'un mais sans savoir quoi ou qui. Ils arrivèrent ainsi sur la place centrale et tous deux observèrent attentivement la jeune fille qui, derrière une table pliante, attendait les clients pour leur offrir ses services de dactylo. La poussière de Patagonie s'était déposée sur sa machine à écrire verte. Le vieux la salua :

— Comment allez-vous, ma petite ?

— Bien monsieur, vous voulez que je vous écrive une lettre ?

— Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? lui demanda à son tour la jeune fille, et le vétéran découvrit dans ses yeux et dans sa voix la douleur des défaites, de la perte définitive.

— À partir de maintenant vous êtes d'ici, lui assura-t-il et la jeune fille sourit.

— Que voulez-vous de moi ?

— Ton intelligence, car tu as l'air d'être intelligente. Ton éducation car tu as l'air bien élevée. Et ton courage car tu as l'air d'en avoir.

Aux aguets mais sans crainte, ils s'installèrent sous les arbres pour parler. Le vétéran lui donna les feuilles de papier à cigarette et la chargea de trouver de par le monde à qui vendre deux de ces pièces de monnaie. Le chien et lui reviendraient dans deux mois.

— J'ai confiance en toi, nous sommes associés maintenant. Je ne veux connaître ni ton nom ni l'endroit où tu habites. Je te demande seulement un peu de sucre et de maté pour ne pas rentrer chez moi les mains vides.

Quand ses parents proches et moins proches le virent arriver avec une livre de sucre et un paquet de maté Rosamonte, ils furent convaincus qu'il parlait effectivement avec les fantômes des bandits gringos.

Deux mois plus tard, le vétéran et Cachupín III retournèrent à Esquel après avoir allumé la lampe et parlé avec les fantômes. La jeune fille les attendait derrière sa machine à écrire verte. Ils attendirent qu'elle ait fini de taper une lettre dictée par un gaucho pour sa mère lointaine, une lettre assez touchante à en juger par les larmes que l'homme versait en l'écoutant, et ils s'installèrent une fois de plus sous les arbres.

— Je t'écoute, partenaire.

— Il y a un acheteur. Ça représente pas mal d'argent. J'ai du mal à y croire mais ces pièces valent très cher.

— La moitié est pour toi. On est associés, n'est-ce pas ?

— Je ne vous ai pas encore dit combien il offre.

— Ça m'est égal. Je ne veux pas d'argent, on me le volerait ou je ne pourrais pas en expliquer l'origine. Ma part, je la veux en tabac, sucre, maté, sel, vermicelles, aspirine et bonbons, beaucoup de bonbons pour mes petits-enfants. Je te laisse l'adresse de ma fille aînée, tu enverras tout ça à Cholila, par la poste. Avec un mot pour dire que c'est un cadeau des fantômes.

— Ne me dites pas que vous avez les pièces sur vous ?

— Pas moi, dit le vétéran, et il ordonna à son chien d'approcher. C'est le moment, Cachupín, fais-nous un joli caca.

Le chien leva la queue, fléchit ses pattes de derrière, poussa et laissa tomber des crottes dures où on pouvait apercevoir les bords dorés de deux pièces de monnaie.

Le vétéran et Cachupín VI arrivèrent devant une maison entourée de rosiers. Une jeune fille aux longs cheveux noirs accourut au coup de sonnette et se jeta à son cou en annonçant l'arrivée du grand-père. La femme qui vint les recevoir était encore belle, elle avait quelques cheveux blancs et de petites rides pleines de vie quand elle souriait. Il n'y avait plus de douleur dans son regard et dans sa voix.

— Entrez, don, on va boire un maté.

— Je ne refuse jamais ce que m'offre la bouilloire, mais après tu me laisses tailler tes rosiers.

Ils parlèrent, se rappelèrent les bons souvenirs et oublièrent ceux qui méritaient d'être oubliés, car la vie est ainsi faite. Un peu plus tard, Cachupín VI s'acquitta de sa contribution dans l'affaire et ils prirent le chemin du retour vers Cholila, vers la cabane construite par les bandits gringos dans un coin perdu de la Patagonie.

Le vétéran et le chien marchaient, tout contents, car la vie est ainsi faite. Le temps des vaches maigres reviendrait, la vie est ainsi faite. Et, une fois de plus, dans cette cabane de rondins venus des lointaines cordillères, il allumerait la petite flamme fragile de la lampe de la fortune parce que la vie est ainsi faite.

-
- 1 Chercheur d'or. (Toutes les notes sont de la traductrice.)
 - 2 Enceintes réservées aux combats de coqs.
 - 3 Vin mousseux espagnol.
 - 4 Leveur de pierre aux jeux de force basque.
 - 5 Alcool de blé.
 - 6 Exercice de diction, équivalent espagnol de notre *Un chasseur sachant chasser...*
 - 7 Terme péjoratif désignant les descendants des colonisateurs anglais des Malouines.
 - 8 Poème épique de Alonso de Ercilla relatant la guerre entre Espagnols et Mapuches.
 - 9 Sorte de bambou.
 - 10 Plante à feuilles dures et piquantes.
 - 11 Magasin d'alimentation.
 - 12 Plante à fleurs jaunes, qui donne des baies de couleur bleu-noir.